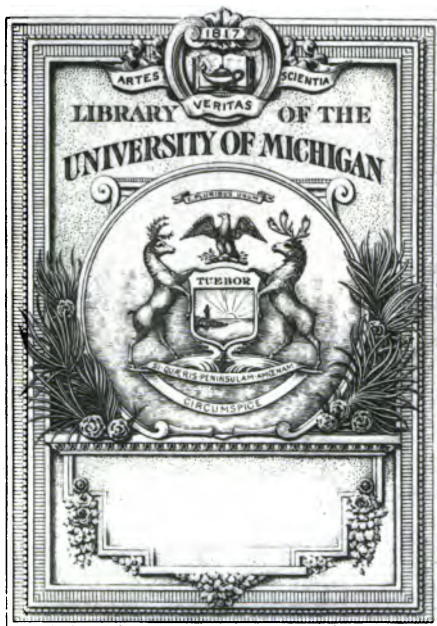

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

FERNAND CROMMELYNCK

LE COCU MAGNIFIQUE

FARCE EN TROIS ACTES



AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE, PARIS
7, RUE PASQUIER (VIIIe) — MDCCCCXXI

DISTRIBUTION

	MM.
BRUNO	Lugné Poe.
PÉTRUS	Jean Sarment.
LE BOURGMESTRE.	Desmarets.
ESTRUGO	Serge Plaute.
LE BOUVIER..	Maraval.
LE COMTE	Roger Weber.
CELUI D'OOSTKERQUE.	Émile Dars.
LE MARI DE FLORENCE	Jacques Roussel.
	Melles
STELLA	Regina Camier.
LA NOURRICE.	Henriette Mullo.
CORNÉLIE.	Raymonde Fernel.
FLORENCE	Blanche Peyrens.
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, MUSICIENS	

DE NOS JOURS EN FLANDRE

ACTE PREMIER

DÉCOR

L'intérieur d'un ancien moulin à eau transformé en maison d'habitation. Vaste et haute pièce aux murs blanchis, largement éclairée par deux fenêtres de fond, l'une au rez-de-chaussée, l'autre à hauteur du premier étage.

La première s'ouvre sur un jardin fleuri, au bord de la route, la seconde en plein ciel bleu. On accède à celle-ci par un escalier de bois et une galerie qui flanque le mur de façade et conduit aux chambres à coucher, à droite.

La porte extérieure est à gauche, vers le fond; la porte des appartements à droite, au premier plan.

Toutes les boiseries, portes, cadre des fenêtres, escalier et galerie, sont d'un joli vert campagnard, un peu laiteux. Les meubles, armoires, tables, pupitre, chaises de bois, sont recouverts d'une peinture jaune paille, et vernis.

Stella est agenouillée devant la cage du serin et les pots de géraniums posés à terre, près de la fenêtre.

ACTE PREMIER

STELLA, *parlant à la plante.* — ... Et encore, et encore? Si je n'étais pas là, que ferais-tu? Attendrais-tu la pluie sans mourir, et l'ombre à midi, hein? et le soleil derrière les rideaux? (*Au serin*) : Et toi, petit, petit, tu as soif aussi? Chanterais-tu, si je n'étais pas là? Qui te donne des graines, et des feuilles de salade, et du sucre mouillé? Oui, bats des ailes. Tu t'envolerais dans le bois, dis-tu? (*Elle rit.*) Ah! ah! mais tu ne connais pas les choses bonnes à manger. Tu n'y vivrais pas une journée, voilà tout!

Tu es né pour être en cage, cette plante mise en pot, et moi, bienheureuse, je suis née pour aimer Bruno! (*Elle rit.*) Le bon Dieu a-t-il voulu cela?

Toi, tu as des fleurs, celui-ci chante, et moi, bienheureuse, j'aime Bruno! Si tu étais libre dans un jardin, toi sur un arbre, et moi sans amour, qui nous conduirait? (Oui, tchip! tchip!)... Rien : que du tonnerre!

(*Elle arrose la plante, donne à manger à l'oiseau.*)

A quoi rêvais-tu, dans tes plumes? Les plantes rêvent

aussi, parfois, quand les nuits sont claires. (Non, c'est au crépuscule plutôt.)

— Moi, j'ai oublié mon rêve...

(*Elle feint une tristesse gamine.*) Je ne raconterai rien à Bruno, lorsqu'il reviendra! Hou! Hou!... j'ai dormi seule, au milieu du lit frais, et j'ai oublié le rêve que je fis! que dira mon bien-aimé?

(*Cornélie, une jeune femme du village, s'arrête sur la route, devant la fenêtre.*)

CORNÉLIE. — Bonjour Stella, j'ai rencontré ton homme, ce matin.

STELLA *se lève aussitôt, bondit.* — Cornélie, que dis-tu? Aïe, tu me fais bien et mal!... Tu l'as vu? Où l'as-tu vu?

CORNÉLIE. — A la porte du Nord.

STELLA. — Ce matin?

CORNÉLIE. — Je revenais en charrette, avec ma sœur, au petit jour.

STELLA, *émue.* — Et tu l'as vu? (Bonjour, Cornélie). Et tu l'as vu, là, debout! Etait-il gai? T'a-t-il parlé de moi?

(*Elle appelle.*) Mémé! Mémé!

— Alors?

CORNÉLIE. — J'ai arrêté le cheval : il est venu s'appuyer au brancard.

STELLA *appelle encore.* — Mémé! Mémé!

CORNÉLIE. — Il avait marché longtemps, il avait chaud : il a ôté sa casquette.

STELLA, *animée.* — Attends une minute!

Romanie, la vieille nourrice, paraît à droite. Stella avance vers elle.

Mémé, en voici une qui a rencontré Bruno, ce matin, à la porte du Nord. N'est-ce pas, Cornélie? Elle l'a vu, vu (où est ta sœur?) vu Bruno! Il est venu s'appuyer au brancard, il avait chaud, il a ôté sa casquette. Dis-le, Cornélie!

— Et alors?

CORNÉLIE. — Il a repris son chemin, nous, le nôtre.

STELLA. — Mais avant, qu'a-t-il dit?

CORNÉLIE. — Il a parlé du temps, je crois..

STELLA. — Oh, c'est tout?

CORNÉLIE. — Je ne sais plus...

STELLA, *réfugiée dans les bras de sa nourrice, brusquement fond en larmes.* — Oh! nourrice! nourrice! elle n'a pas retenu les belles paroles de Bruno! Est-ce possible?

LA NOURRICE, *la consolant.* — Eh! doucement, doucement... Veux-tu que je pleure aussi? Bruno est en route, petite esclave, Bruno nous sera rendu.

STELLA. — Encore trois heures à l'attendre!

LA NOURRICE. — Doucement... Il nous aimera tellement... Ne sois pas jalouse! Il nous contera son long voyage, et des événements : quels arbres sont en fleurs, ce qu'on espère dans les villages, et tout, et qu'il a cru nous perdre à chaque pas, et tout et tout...

CORNÉLIE, *au dehors, éclate de rire.* — Ah! ah! sainte mère de Dieu! le garçon leur a mangé la cervelle!

STELLA. — Cornélie, laisse-moi t'embrasser! (*Cornélie tend la joue, baiser.*) Appelle ta sœur, à présent. Peut-être en dira-t-elle plus que toi?

CORNÉLIE *hèle.* — Florence! eh! Florence!

STELLA, *impatiente.* — Qu'elle vienne! Bruno est parti depuis hier au soir. Il ramènera mon cousin qui est capitaine sur la mer.

CORNÉLIE. — Ohé! Florence! ici...

STELLA. — Tu te souviens de mon cousin Pétrus? Qu'elle vienne! (*Paraît au dehors Florence, essoufflée.*)

FLORENCE. — Rentre vite, Cornélie, fainéante! Les brasseurs sont arrivés.

STELLA. — Florence, tu as vu Bruno sur la route. Je t'en prie, a-t-il parlé de moi?

FLORENCE *rit.* — Ah, oui, il avait une fleur à la bouche.

(*Elle tire une fleur de la poche de son tablier et la lance à Stella.*) Il te l'envoie, attrape!

(*Elle s'enfuit, avec sa sœur.*)

En avant, paresseuse! Il faut leur servir à boire!

LA NOURRICE. — Tu vois, Stella, ma chérie, il t'envoie une primevère, la première qu'on ait vue! Attends-le avec patience.

STELLA, *toute pâle.* — Songe un peu qu'elle osait garder cette fleur dans la poche de son tablier!

LA NOURRICE. — Moi, je vais arroser le potager.

STELLA. — Une fleur, une fleur!... Va, c'est très bien. Mémé, il sera bientôt midi?

LA NOURRICE. — Oui, ma petite fille. L'ombre des pommiers quitte le mur. Encore quelques petites heures.

STELLA. — Va, nourrice, c'est bien...

(*La nourrice sort et referme la porte.*)

(*Seule, Stella tend la fleur vers le soleil et chante, gaiement :*

Sa jupe avait trois volants
Bien blancs, bien blancs
Et pour passer la rivière...

(*Elle glisse la fleur dans son corsage et dit, très bas :*)
Ici, ici, dans la corbeille...

(*Elle s'agenouille à nouveau devant la cage de l'oiseau.*)

Oh! pauvre petit chanteur tout seul. Il attend l'eau de son bain. Bats, bats des ailes, bats petit cœur tout en or, comme mon cœur si Bruno me regarde!.. oui, oui...

(*Elle est couchée à plat ventre devant la cage, les coudes au sol, sa tête dans ses mains.*)

Sais-tu? Bruno me racontera son rêve, et je me souviendrai du mien, car nos rêves se ressemblent certainement.

(*Elle feint encore de sangloter, exagérément.*)

Hou, hou! reviendra-t-il bientôt, le bien-aimé? Pourrais-je, un seul jour, vivre loin de lui, sans mourir?

(*On frappe à la porte. Stella demeure couchée à terre.*)

Entrez!

(*Entre le bouvier, beau garçon au sourire de crème, aux cheveux drus. Il est malpropre et sain, paisible et gai, sous la houppelande en haillons.*)

Bonjour, monsieur.

LE BOUVIER *rit.* — On me nomme Ludovicus, Ludovic, Louis.

STELLA *sourit.* — C'est un nom...

LE BOUVIER *l'interrompt.* — Oui. Je suis de Borkem,

dans la vallée. Je viens chez toi pour qu'on m'écrive une lettre.

Stella. — C'est bien ; asseyez-vous. Estrugo ne saurait tarder.

Le Bouvier. — Estrugo, c'est le scribe.

Stella. — Oui.

Le Bouvier. — Ce n'est pas lui qui peut écrire, mais Bruno. Il tourne mieux les lettres d'amour.

Stella. — Il vous faudra donc revenir. Mon mari est à la ville. Il ne rentrera qu'à midi.

Le Bouvier. — A la ville, déjà ? Il est parti de grand matin.

Stella, *avec une moue involontaire.* — Il m'a quittée, hier, après le crépuscule.

Le Bouvier, *étonné.* — Il t'a laissée ici ?

Stella *soupire.* — Oui...

Le Bouvier. — Tu as couché seule ?

Stella, *simplement.* — Hélas ! et j'ai dormi, et j'ai oublié mon rêve...

Le Bouvier. — Si je l'avais deviné, je serais venu.

Stella. — Pourquoi ?

Le Bouvier. — Pour t'emmener sur la colline. J'y ai passé toute la nuit, avec mes bêtes.

STELLA, *simplement*. — Toute la nuit sur la colline ? Oh ! non, il y fait trop froid.

LE BOUVIER *sourit*. — Je t'aurais réchauffée contre moi.

STELLA. — Je n'aurais pas voulu.

LE BOUVIER. — Si. Je suis aussi beau que Bruno. Je ne t'aime pas moins que lui.

STELLA, *étonnée*. — Vous m'aimez ? Vraiment ? Depuis quand ?

LE BOUVIER. — Depuis dimanche. Je t'ai aperçue allant à la messe, sur le parvis.

STELLA *rit*. — Dimanche ! Ce n'est pas vieux !

LE BOUVIER. — Je vis tout seul avec mes bêtes, et je pense... Ça mûrit vite.

STELLA. — Vous m'aimez et moi j'aime Bruno. On n'y peut rien ; ce n'est la faute de personne. Non, tu n'es pas aussi beau que Bruno.

LE BOUVIER. — Je suis plus jeune, et plus fort.

STELLA, *révoltée*. — Oh ! Bruno a notre âge !

LE BOUVIER. — L'âge... l'âge, oui... Il connaît trop de choses, il est instruit. Comment savoir tout sans vieillir ? Moi, je ne sais pas même écrire. C'est pourquoi je suis venu : il me tournera la lettre que je veux te donner.

STELLA, *joyeuse comme une petite fille.* — Ah! ah! la lettre est pour moi? Mais Bruno ne l'écrira pas!

LE BOUVIER, *confiant.* — Si.

STELLA. — Non, non, je l'avertirai.

LE BOUVIER. — Tu peux. Je lui offrirai un cochon de lait.

STELLA. — A quoi bon? Je le sais, maintenant, que tu m'aimes...

LE BOUVIER. — Il faut le prouver.

STELLA *rit.* — Avec des mots. Avec les mots de Bruno!

LE BOUVIER, *furieux.* — Les mots sont à tout le monde!

STELLA. — Or, s'il n'écrivait rien, tu ne prouverais pas ton amour!

LE BOUVIER, *apaisé.* — Je te porterais sur mes bras jusqu'au haut de la colline, en courant, sans reprendre haleine. Là-bas, j'aurais encore assez de souffle pour te faire chaud et froid.

STELLA, *sans malice aucune.* — Oui, tu es fort. Pourtant tu n'y réussirais pas ; je suis plus lourde qu'il n'y paraît.

(*Le Bouvier aussitôt avance vers elle à pas lents, les mains tendues.*)

LE BOUVIER. — Pèses-tu bien le poids d'une brebis pleine? Je veux essayer.

STELLA *recule vivement, apeurée.* — J'ai peur de vous ! laissez-moi !... Vous êtes sale !

LE BOUVIER, *l'acculant.* — Halte ! Viens ici !

STELLA. — J'appelle !

LE BOUVIER. — Crie, je te porterai !

(*Il l'attrape et l'enlève.*)

STELLA, *un grand cri.* — Non !!!

LE BOUVIER, *riant.* — Oui !... Tu pèses moins sur mes bras que dans mon cœur.

STELLA, *dans une colère froide, sans un geste.* — Mets-moi à terre, paysan !

LE BOUVIER, *brusquement têtu.* — Non, mademoiselle !

STELLA. — Je le dirai à Bruno.

LE BOUVIER. — Chante. Nous nous battrons comme des boucs, lui et moi. Le plus mauvais te gardera.

STELLA, *tremblante.* — Mets-moi à terre !

LE BOUVIER, *inquiétant.* — Embrasse-moi !

(*Et, soudainement, il la renverse sur sa poitrine. Il dit avec une fureur contenue.*)

Et maintenant, sur la colline ! sans reprendre haleine !

(*Il s'élance vers la porte, avec son fardeau.*)

(*Stella pousse des cris aigus, se débat avec sauvagerie, arrachant les cheveux bouclés du garçon.*)

STELLA. — Romanie ! au secours ! à moi ! Je te mordrai ! Lâche-moi ! Au secours ! Brute, manant !

(*Elle s'accroche à la porte, faisant virevolter le bouvier qui tente de sortir à reculons.*)

LE BOUVIER, *que cette violence fait rire.* — Sur la colline !

STELLA. — Vite ! Vite ! Romanie, à l'aide !

(*La nourrice accourt, armée d'un gourdin qu'elle abat par derrière sur le crâne du bouvier qui chancelle et laisse glisser Stella.*)

LA NOURRICE. — Oh ! le gredin ! mauvais sujet ! que te veut-il, petite étoile ? Oh ! le vilain diable !

LE BOUVIER, *étourdi, s'adosse au mur.* — Garce !...

(*Il demeure là, immobile.*)

LA NOURRICE, *embrassant Stella.* — C'est ma faute, ma propre faute. Je t'ai abandonnée, ma tourterelle ! Que te veut-il ? Que t'a-t-il fait ?

STELLA, *regardant le bouvier qui reprend difficilement ses esprits.* — Mémé, tu frappes trop fort !

LE BOUVIER, *les yeux clos, sourit.* — Non...

LA NOURRICE, *effrayée.* — Il ne va pas mourir, au moins ?

LE COMTE, *en habit d'équitation, paraît à la fenêtre.* — On a crié ? C'est ici ? Il me semblait entendre

appeler au secours, à la lisière, là-bas... J'ai attaché mon cheval...

LA NOURRICE, *tirant une révérence.* — Bonjour, monsieur le Comte.

STELLA, *au bouvier.* — Va-t'en!

LE COMTE. — Ton mari t'a battue?

LA NOURRICE, *indignée.* — Oh! monsieur le Comte, notre Bruno!... Le petit est à la ville, depuis hier..

STELLA, *au bouvier.* — Va-t'en!

LE BOUVIER, *chancelant.* — Oui, je reviendrai... (*Il sourit.*) Si je te tiens un jour dans ma cabane, tu en redescendras moins fière.
Elle a frappé fort, mais pas trop ; j'ai la tête dure.
(*Il se frappe la tête des deux poings, avec force, et rit.* —Dure, dure! *et s'éloigne.*)

(*Aussitôt Stella éclate de rire.*)

STELLA. — Ah! ah! le voici bien penaud! Mémé, tu aurais pu lui fendre la tête sais-tu?

LA NOURRICE. — La prochaine fois, je le ferai, oui, je le ferai!

STELLA, *gaîment.* — Non, monsieur, mon mari ne m'a pas battue. Et s'il lui plaisait de me battre, je l'endurerais en silence.

LA NOURRICE. — Et moi, je vais mettre ma soupe au feu. Ferme la porte, Stella, ma chérie.

(*Elle sort, à droite, après une révérence au comte.*)

LE COMTE. — Alors, tu l'aimes toujours autant?

STELLA. — Je n'ai pas commencé de l'aimer, comment finirais-je?

LE COMTE. — Tu n'as pas commencé?

STELLA. — Je veux dire que je l'ai aimé du premier jour. J'étais si petite que je ne m'en souviens pas.

LE COMTE. — Il est allé à la ville.

STELLA. — Oui, chercher mon cousin Pétrus qui est capitaine sur la mer.

LE COMTE. — Tu as dormi seule, cette nuit?

STELLA, (*A-t-elle entendu?*) — Vous l'avez bien connu Pétrus, mon cousin? Nous jouions ensemble, Bruno, lui et moi, devant le château. Vous nous regardiez pendant des heures, à travers les rideaux.

LE COMTE. — Tu as dormi seule, pour la première fois?

STELLA, *sans malice, probablement.* — Je crois que votre cheval vous appelle.

LE COMTE. — C'est toi que je regardais. Tu avais déjà de la malice, et des jambes, que tu montrais...

(*Stella rit, très haut.*)

Pourquoi ris-tu?

STELLA. — Je pense au garçon que la nourrice a failli

assommer. Il voulait m'emporter sur la colline!

LE COMTE, *montrant les dents, avec un rire un peu féroce.* — Ah! ah! le gaillard! il choisit bien sa proie... Il t'aurait dévorée vive!

STELLA, *écoutant.* — Monsieur, votre cheval vous appelle..

LE COMTE, *sourire contraint.* — Viens avec moi dans la forêt. Tu voyageras en travers de ma selle, veux-tu?

STELLA *rit encore.* — Je pense au coup de bâton qu'il a reçu! Ah! ah!

LE COMTE, *crispé.* — Pourquoi n'es-tu pas accourue au château, cette nuit?... Je t'aurais regardée dormir dans le lit à courtines. D'ordinaire, tu dors au creux de ton bras droit, hein? Tu as un grain de beauté juste à hauteur de la jarretière, un autre sous la ceinture...

STELLA, *stupéfaite.* — Comment?...

LE COMTE, *montrant les dents.* — ... Une tache de naissance sous ton petit sein gauche, presque caché...

STELLA, *rougissante.* — Comment, comment savez-vous cela?

LE COMTE. — Debout, tu touches le sol du bout des doigts sans plier les genoux.

STELLA, *outrée.* — Oh! oh! s'il vous plaît, taisez-vous!

LE COMTE. — Si souple es-tu, Stella, que tu mords chaque matin, comme un enfant, le pouce de ton pied.

(*Stella pleure dans ses mains, nerveusement.*)

(*Le Comte se penche au dedans et murmure, avec convoitise.*)

Stella! Stella! adorable fille!

(*Il l'attrape au bras et l'attire, mais elle se dégage d'un mouvement brusque, fait face et crie.*)

STELLA, *hors d'elle.* — Loup-garou!

(*Il rit, mais elle se fâche.*)

Lorsque je t'apercevais derrière le rideau de tes fenêtres, jadis, j'avais peur déjà de tes dents blanches. Va dans la forêt, vas-y chaque matin, jusqu'à ce que Bruno t'y prenne au piège comme une mauvaise bête! Le bouvier était malpropre, mais je le préfère à toi. Ton âme est noire comme la suie!

LE COMTE *rit encore.* — Ne te fâche pas, fillette. Si je t'avais épousée, et non Bruno, c'est peut-être de lui que tu dirais qu'il a l'âme noire, aujourd'hui.

STELLA. — Comment oses-tu? Va-t'en, ou j'appelle le bâton de Mémé!

LE COMTE, *rit toujours.* — Adieu donc! et pour ne point te déplaire, chère enfant.

STELLA. — Oui!

LE COMTE — Mon cheval m'attend ; adieu...

(*Il s'éloigne.*)

STELLA, *lance après lui, comme une poignée de cailloux* — Qu'il te jette cul par-dessus tête devant le perron de ta maison. Tes servantes te moqueront dans le dos. Chacal! Hibou! Renard!

(*Elle crache vers lui.*) Thu! Thu!...

(*Elle rentre, bat le sol du pied, réfléchit un instant, puis va au miroir de la cheminée devant lequel elle remonte pudiquement le col de son corsage et tire sa jupe vers le bas. Elle se cache le visage dans les mains et murmure, indignée :*)

Oh! oh! oh!

(*A ce moment un homme jeune, les cheveux au vent, le col nu, s'arrête à la fenêtre. Il regarde prudemment dans la maison, voit Stella, sourit, appelle, à voix basse.*)

L'HOMME. — Stelloû-oûm.

(*Elle se retourne d'un bloc.*)

STELLA, *grand cri de joie.* — Oh!... le No-oo à m'- à m'-!

(*Elle est déjà dans ses bras.*)

L'HOMME, *tendrement, longuement.* — Que tu me l'as donc fait des tristes, mon Stradivarie!

STELLA, *étirant sa voix.* — Core, core, des baisies,

des baisies longues, longues, des l'aime et des l'adore!

(*Baisers.*)

L'HOMME, *rapidement.* — O Colombie! trois fois Amérique! la nouve découvrée! Déborde dans le cœur de lui, Toute-enchantée, Scanavige! La dame l'âme dans de l'aurore boréale! Je boire la fraîche avec des lents chalumeaux, par l'infini, et dire merci autant que d'herbes!

STELLA, *pâmée.* — Nô-ô-ô-ô!

L'HOMME, *regardant dans la maison.* — Le mari n'est pas là?

STELLA, *amusée.* — Non, non, il est absent. Il est parti à la ville, à la ville, depuis hier. (*Elle se blottit contre lui.*) Charité, s'il vous plaît, dans le coin des dorme, à gauche.

L'HOMME, *la contemplant.* — Verse tes ciels plein moisque, la Stoilée.

STELLA, *caressante.* — ... et des glaçons à la si, si malade!

(*Baiser. Puis plaintivement*) :

Le mari ne doit rentrer qu'à midi. Brillante, elle a demeuré seule. Elle a dormir, et ses rêves, c'est tout des oublies.

L'HOMME, *la berçant.* — Quand le mauvais reviendra,

le cœur de la plaintive sera z'envolé! Vogue, vogue la balancelle, aux bercelis de celui qui dis des l'adore! L'en a, des longs voyages dans l'âme de lui.

STELLA, *grisée.* — Invente! Invente!...

(*Ils s'embrassent encore. Puis Stella s'écarte de la fenêtre et appelle :*)

Mémé! Mémé!

(*L'homme, d'un bond, franchit le mur d'appui, et le voici dans la chambre. Stella s'accroche*):

Mari chéri! mon cher trésor!

(*Paraît la vieille nourrice. Stella s'exclame :*)

C'est Bruno! regarde : Bruno nous est revenu!

BRUNO. — Bonjour, vieille Romanie!... attrape ma casquette!

(*Il lance sa casquette qu'il a tirée de sa poche.*)

LA NOURRICE, *comme d'un bonheur extraordinaire.* — Eh oui! eh oui! c'est lui, c'est lui-même! Brave enfant, le voici!

STELLA, *contre lui.* — Que nous avons donc soupiré, ce matin. Il est beau, n'est-ce pas, Mémé?

BRUNO, *riant.* — Et moi je me suis égaré dans une forêt sauvage, j'ai fait naufrage au moins, j'ai bien vieilli, depuis le soir d'hier, dis, vieille nourrice?

LA NOURRICE. — Eh! non, il est toujours beau, mais il faut le brosser, il est couvert de poussière!

(*Elle sort, à droite.*)

BRUNO, *pressant Stella contre lui.* — Si tu savais combien j'ai souffert, vraiment! Je n'étais pas éloigné d'une heure qu'il m'a semblé voir une lueur derrière les sapinières. J'ai failli revenir pour te sauver de l'incendie. Je ne ris pas!... Aux étangs noirs j'ai cru entendre une voix lointaine qui m'appelait. Peut-être avais-tu couru, en robe de chambre et pieds nus, derrière moi. Je me suis assis sur le talus. Et pourtant, je savais qu'elle a peur, la petite fille, des ombres et des bruits de la nuit! Oh! Spoucie en rond, y en avait-il des conciliabules dans la campagne, et des rayons et des miroirs volants!

STELLA, *minaudant.* — Hou! Hou! tu souffles froid sur les petits poucets!

(*Et voici qu'elle s'écarte, regarde Bruno avec intensité, et s'écrie :*)

Mon chéri! j'oubliais, et tu ne l'as pas dit: Pétrus est derrière la porte!

(*Elle court à la porte.*)

BRUNO, *vivement.* — Non!

STELLA, *ouvrant.* — Pétrus, Pétrus est là!

(Elle rentre, profondément étonnée et déçue.)
Où est-il?

BRUNO. — Il sera là bientôt.

LA NOURRICE, *reparaît à droite, une brosse à la main.* — Donne-moi ta veste.

BRUNO. — Tu le verras!...

(Il enlève sa veste que la nourrice ira brosser à la fenêtre.)

Merci, nourrice...

... Il avait encore des ordres à donner, d'autres à recevoir.

(Il s'assied. Stella se coule sur ses genoux. Il dit, à voix basse :)

Et moi, trop inquiet, je n'ai su l'attendre. (Laisse-moi caresser tes cheveux.) Tu le verras! Il n'a guère changé ; comme autrefois timide et franc. Tu te le rappelles? Il sautait dix dos au cheval fondu et n'osait regarder les filles. Comme autrefois il n'est brave qu'au milieu des dangers.

STELLA, *à voix basse.* — Florence m'a apporté ta primevère, un peu tard. Elle est dans la corbeille, ici.

BRUNO. — Pétrus commande un trois-mâts qui chante au vent comme un bois de peupliers. Quel gaillard! Le tour du monde sur les mers toujours

remuées. Il te racontera. C'est encore un jeune homme mais il a connu tous les froids et toutes les chaleurs!

LA NOURRICE. — Remets ta veste, mon fils, et lève-toi.

(*Bruno et Stella se lèvent. La nourrice s'agenouille et brosse les pantalons du garçon.*)

BRUNO. — A présent, Pétrus se reposera pendant une demi-année: Stella, tu lui prépareras sa chambre, à côté de la nôtre.

STELLA *ouvre de grands yeux étonnés.* — Sa chambre, là-haut, mon ami, à côté de la nôtre?

BRUNO *rit.* — Oui, oui, qu'importe. Il est bon qu'il se sente entouré, choyé, après tant de solitude. Il sera là bientôt. Dispose le désordre chez lui, qu'il n'entre pas dans une chambre muette.

STELLA. — Bien, mon ami.

LA NOURRICE. — Cette poussière, c'est la poudre du chemin creux ; elle mord comme une teinture. Je la reconnais.

BRUNO.— Il arrivera en voiture.

(*Estrugo, le scribe, paraît à la porte de gauche. C'est le sosie de Bruno. Il a l'air à la fois attentif et distrait. Il ne parle jamais qu'après une courte hésitation, mais son débit est rapide, trop rapide.*

Le geste semble servir de tremplin à la parole.

S'il advient qu'il ne puisse s'exprimer, son geste demeure longtemps suspendu.

Bruno l'accueille gaîment.)

Et voici Estrugo, le bon, le fidèle Estrugo! Bonjour, Estrugo.

ESTRUGO. — Bonjour, Bruno. Tu as fait bon voyage?

BRUNO. — Cinq lieues environ hier soir pour aller à la ville ; autant ce matin par le même chemin, pour revenir, à peu près ce que font chaque jour les maraîchères. Stella a couru de grands dangers.

(*Estrugo va poser une question ; trop tard, Stella est déjà dans les bras de Bruno qui ajoute :*)

Je l'ai vue en imagination, brûlée, noyée, étouffée, perdue! Va, Stella, va apprêter la chambre de Pétrus. Et toi, à ton pupitre, Estrugo et de ta plus belle écriture!

(*Stella et la nourrice demeurent là, bouche bée, côte à côte.*)

ESTRUGO. — Le bourgmestre me suit. Il te demandera de lui rédiger une proclamation.

BRUNO. — Fort bien. Et moi, en retour, j'exigerai un ruban large pour Stella. (*Stella accourt aussitôt.*) Elle a le goût des rubans moirés, n'est-ce pas, la

Stoilée à-coune? et des boîtes à savon et des dentelles de papier. Va, Stella.

STELLA, *s'éloignant à regret.* — Oui, mon ami.

BRUNO, *à Estrugo.* — Nous avons d'autre besogne. Le comte de Morten vend ses terres et son château. Il désire annoncer la vente autrement que par des chiffres, des lignes et des petits points. Il m'a commandé une description de son domaine, un véritable paysage.

ESTRUGO, *sans malice.* — En vers?

BRUNO. — Presque. Tu verras.

(*Estrugo est à son pupitre. Depuis un moment la vieille nourrice balaie le sol à la place où elle a brossé les vêtements de Bruno.*)

STELLA, *tendrement.* — Adieu donc, Bruno. Adieu, adieu ; nous nous quittons toujours.

BRUNO, *bas.* — Toujours nous nous retrouvons! (*Baiser.*)

STELLA, *gémissante.* — Oh! les baisers qui font trois fois le tour du monde, et les gros-dos, et les ronron!

(*Le bourgmestre, gros homme suant et soufflant, entre alors.*)

LA NOURRICE, *sortant, à droite.* — Et moi, je mettrai

un poulet à la broche, en l'honneur de Bruno, et de Pétrus aussi.

LE BOURGMESTRE.—A tous, présents et à venir, salut !

STELLA *salue.* — Adieu, monsieur.

(*Elle s'éloigne en souriant.*)

(*Les deux hommes, en silence, la regardent monter à l'étage. Arrivée sur la galerie, la jeune femme se retourne, fait une gentille grimace, sourit, salue encore, très bas, et sort par la porte de droite.*)

BRUNO, *au bourgmestre, s'exaltant.* — N'est-elle pas la plus gracieuse et la plus légère ? Elle marcherait sur l'eau sans mouiller ses souliers !

LE BOURGMESTRE, *avec un gros rire incrédule.* — Oh ! oh ! non !...

BRUNO, *étonné.* — Vous ne croyez pas ? Je le crois. S'est-elle inclinée avec élégance !... Elle a plus de sveltesse qu'un cygne ! Ce qui lui donne cette démarche élastique, c'est qu'elle pose à peine le talon, que ses jambes sont longues et droites, son buste un peu court et ses seins menus. C'est une vraie fée danseuse !

(*Il ajoute, très sérieusement, avec force :*)

Je la porte en mon cœur comme le kangourou ses petits dans la poche de son ventre !

LE BOURGMESTRE *proteste encore et rit.* — Oh! oh! non!...

BRUNO, *au scribe.* — Estrugo, écris. Deux feuillets, l'un pour la proclamation, l'autre pour l'annonce de la vente ; je dicterai les deux ensemble. Pétrus n'est pas loin et je veux avoir terminé.

(*Au bourgmestre, avec un sourire persuasif* :)

Oui, comme le kangourou ses petits!...

LE BOURGMESTRE, *à voix basse.* — J'ai besoin de tes services... Motus!... Les gens continuent à marauder. L'autre nuit ils ont couché dix jeunes arbres dans le Bois-de-la-Femme-sans-cœur. Ecoute bien : je ne veux pas devenir impopulaire ici, ni à la province. Il faut leur défendre de tailler et le leur permettre sans en avoir l'air, hein? Trouve un biais. Motus!

BRUNO, *dictant à Estrugo.* — « Le château des comtes de Morten, bâti sur le roc, domine la douce et profonde vallée de la Mieuvre. »

LE BOURGMESTRE. — Ecoute bien : les gens voudraient aussi braconner, c'est leur agrément. Vois cela... Motus! Motus!... Mais que le gouverneur de la province ne puisse me chercher querelle, hein? au contraire!...

BRUNO, *à Estrugo.* — « Chers concitoyens. Malgré

la vigilance des pouvoirs publics, l'audace des malfaiteurs a réussi, une fois de plus, à s'exercer sur notre territoire ». (Tu suis?)

(*Il prend le bourgmestre au bras.*)

Stella est tellement souple, le croirez-vous? qu'elle se plie comme une liane, la nuque au talon. Une acrobate... Nous jouons ensemble à ces jeux d'enfants. Debout elle touche le plancher du bout des doigts sans plier les genoux. Je l'aime follement!...

ESTRUGO. — « Sur notre territoire... »

BRUNO, *dictant.* — « Dans la nuit de dimanche à lundi, les vandales ont abattu... »

(*Il se tourne vers le bourgmestre.*)

Vingt, trente, cinquante, cent arbres?

LE BOURGMESTRE. — Dix...

BRUNO, *péremptoire.* — « Cent arbres, au Bois-de-la-Femme-sans-cœur. »

LE BOURGMESTRE, *pouffant.* — Ah! oui, ah! oui, motus, j'ai compris!... Ils peuvent tailler maintenant! Chut!...

BRUNO. — « Il importe à la sécurité de la population qu'une surveillance étroite soit immédiatement organisée. » (Écris.)

Lorsqu'elle fit la révérence, tout à l'heure, avez-

vous remarqué qu'elle ressemblait à une biche qui s'agenouille?

LE BOURGMESTRE, *ahuri.* — Non.

BRUNO *appelle.* — Stella! Stella! Regardez-la mieux! qu'elle se penche un peu et vous admirerez ses jambes sous sa robe... Stella!

(*Stella paraît à la galerie.*)

STELLA. — Tu m'appelles, mon ami?

BRUNO *fait mine de ne pas la voir et dicte à Estrugo, rapidement.* — Ecris, écris! « Des tours en poivrières qui flanquent le bâtiment et, jadis, dominaient le duché ennemi de Meng, on découvre la mer, les forêts du Sud et toutes les prairies jusqu'à l'horizon. »

STELLA. — Mon ami, tu m'appelles?

BRUNO, *tendrement.* — C'est toi! oui, mon cœur, oui. J'avais un cruel besoin de te voir un instant, rien qu'un instant. Te voici, je suis heureux... Ne boude pas. Non, ne descends pas! Je t'embrasse.

STELLA, *avec un sourire triste.* — Si loin, si loin de toi!

BRUNO. — Ne te désole pas... Va, mon étoile, va. Bientôt je te garderai.

STELLA *soupire.* — Adieu, mon ami...

(*Elle sort lentement.*)

BRUNO, *exalté.* — Son regard sur ma vie comme un

bel ombrage ! Ah ! cet amour me comble l'âme et me déborde tout entier ! Dites, à présent, ne sont-elles pas — ces jambes — d'un élan incomparable ? Les contours de la cheville se rapprochent insensiblement, de sorte que l'œil croit assister à la formation de cette attache délicate, ah !... Puis, quel jet merveilleux de force et de douceur dans la ligne qui se courbe sur le mollet, s'étire miraculeusement au jarret. Là, s'est arrêté votre regard. Et vous pensez qu'après une telle aspiration, cette ligne ne montrera plus qu'une grâce nonchalante ? Non pas ! Je vous le dis, à son point extrême, elle rebondit sans lassitude, s'infléchit avec la pureté des ellipses astrales, sans heurt aucun, pour dessiner la croupe suspendue, ah ! ah ! vous comprenez ?

LE BOURGMESTRE, *ahuri*. — Non.

BRUNO, *dans une exaltation grandie*. — Oui, oui, cette ligne, entre toutes choisie, s'incurve sans effort au galbe du dos ambré, s'enlève en souplesse aux épaules, se tend contre la nuque, enferme la chevelure dans ses arabesques savantes, devient au visage un signe presque divin, s'arque sous le menton hardi, coule mollement sur le cou plein et soudain, s'enfle et s'enroule dans le mouvement de cueillir le sein gonflé de jeunesse innocente ! Enfin,

brisée pour la première et la dernière fois, cette ligne là déferle sur le ventre aussi pur que la patène d'or, et se perd comme la vague dans le sable des plages !

ESTRUGO. — ... « Qu'une surveillance active soit immédiatement organisée ».

BRUNO, *emporté*. — Et c'est une ligne, celle-ci, une seule ligne ! Et il y en a mille comme elle, cent mille, que dis-je ? mille milliards de lignes selon que je tourne autour de ce modèle unique, chacune aussi parfaite, et qui toutes, en faisceaux réunies, festonnées, volutées, onduleuses, droites ou contournées, grasses ou déliées, jaillissantes ou retombantes, vibrantes ou reposées, longues ou ramassées, roulées, ondées, frisées, nouées, distendues, dévidées, fouettantes ou pleuvantes, cinglantes ou pleureuses, ou caressantes, ou tremblées, ou vaguelées, en spire, en hélice, en torsade, l'une après l'autre, ou ensemble, ces lignes-là n'ont qu'une trajectoire, une seule, qui porte l'amour dans mon cœur !

ESTRUGO. — « ... et toutes les prairies jusqu'à l'horizon ».

BRUNO. — Sa beauté m'émeut tellement que le souffle me manque !

(*Il dicte à Estrugo, sans désemparer :*)

« J'invite mes concitoyens à constituer dans les vingt-quatre heures une garde villageoise dont feront partie tous les hommes âgés de plus de quinze ans et de moins de soixante. Ils prendront du service à tour de rôle. »

LE BOURGMESTRE, *débordant de joie.* — Motus ! Motus !

BRUNO. — « Les gardes porteront les insignes et le fusil à deux coups. »

(*Le bourgmestre s'assied, pouffant.*)

LE BOURGMESTRE. — Ah ! ah ! admirable ! tout le monde est satisfait ! Motus ! Ils vont mettre tout à feu et à sang !

BRUNO. — Vous m'enverrez pour Stella, des rubans de couleur. C'est son luxe.

LE BOURGMESTRE. — Ah ! ah ! je les vois, mes bougres ! Je les vois deux à deux, à minuit, dans la forêt. Quelle besogne ils feront !

BRUNO. — Si tu pouvais voir Stella, à minuit ! Des pieds de neige, des genoux roses et expressifs comme un visage timide, et au-dessus, une peau fine et tiède : une pâte de farine. Un grain de beauté, là, une mouche qui rend la chair plus tendre au regard ! Des petits seins très haut, naïfs !

(*Le bouvier s'arrête à la porte du fond.*)

LE BOUVIER. — Bonjour.

BRUNO. — Bonjour.

LE BOUVIER, *souriant, très calme.* — Je suis Ludovic, de Borkem. Tu es revenu ? Veux-tu m'écrire une lettre ?

BRUNO. — Oui, je l'écrirai demain. Tu es amoureux ? Que faut-il dire ?

LE BOUVIER. — Ça.

ESTRUGO. — «...Ils prendront du service à tour de rôle. »

LE BOURGMESTRE, *triomphant, dicte à Estrugo.* — « Les gardes porteront les insignes et le fusil à deux coups. » Ah ! Ah ! parfait !...

BRUNO, *au bouvier.* — Comment la nommes-tu ?

LE BOUVIER. — Stella.

BRUNO, *sans dessein.* — Comme ma femme. Elle lui ressemble ?

LE BOUVIER, *simplement.* — C'est la tienne que j'aime.

BRUNO *rit.* — Farceur !

LE BOUVIER. — C'est elle. Tu ne veux plus écrire la lettre ?

BRUNO, *très gai.* — Oh ! si. Pourquoi pas ? Viens la chercher demain.

LE BOUVIER, *d'un air de défi.* — Inutile. Remets-la toi-même à Stella, de ma part. Tu refuses ?

BRUNO. — Je la lui remettrai, je le promets.

LE BOUVIER. — Jure.

BRUNO. — Je le jure.

LE BOUVIER, *étonné*. — Tu n'as pas peur.

BRUNO *rit*. — Non!

(*Le bouvier le regarde avec étonnement.*)

LE BOURGMESTRE, *prenant copie de la proclamation*. — Et je la signe!

(*La porte s'ouvre et Pétrus paraît. Bruno se précipite et les deux hommes s'étreignent en silence, puis se regardent silencieusement.*)

LE BOUVIER. — Je t'apporterai un cochon de lait... Merci...

(*Il s'éloigne.*)

LE BOURGMESTRE, *brandissant la proclamation*. — Elle sera placée à la porte de l'hôtel de ville, dans son cadre, et criée sur le marché... ah! ah! c'est fameux!

(*Il aperçoit Pétrus.*)

Chut! Je te connais, toi?

BRUNO, *ému*. — C'est Pétrus, le cousin de Stella.

LE BOURGMESTRE *va sortir*. — Ah! oui... je me souviens. Au revoir, gamins.

BRUNO. — Des rubans.

(*Il se tourne vers Estrugo, dès que le bourgmestre est sorti.*)

Estrugo, va faire le tour du rempart.

(*Puis, il s'adresse à Pétrus sur un ton de cordialité profonde :*)

Je suis heureux. Te voici parmi nous. As-tu reconnu le village?

(*Estrugo sort.*)

PÉTRUS. — Il m'a paru plus petit, tassé, mais familier, humble et gai. Le chemin creux ne m'a pas effrayé comme autrefois.

BRUNO, *sans élever la voix.* — Et Stella, tu vas la voir! Elle apprête ta chambre, à côté de la nôtre. Tu la verras! Tu es ému? Moi, je tremble à ta place; c'est comme si j'allais la retrouver. Elle avait quatorze ans quand tu es parti. Elle était jolie; tu la verras!

PÉTRUS, *souriant.* — Nous disputions souvent.

BRUNO, *toujours bas.* — Ce serait impossible aujourd'hui! Je ne l'appelle pas encore; laisse-moi t'en parler. Tu regardes la maison?

PÉTRUS. — Oui. Je ne retrouve rien, que la galerie. On hissait les sacs par cette fenêtre. Là, c'était le grenier, vaste, d'où la farine coulait par toutes les fissures.

BRUNO. — C'est notre chambre, la chambre de Stella. Elle te paraîtra embellie, la petite Estelle de nos jeux. Elle s'est allongée, comprends-tu, et en même temps épanouie. Tu la verras ! Je l'aimais déjà, tu le sais. Depuis, mon amour a grandi chaque jour ; à chaque instant il devient plus lourd et plus cher !

Je t'ennuie, Pétrus ?

PÉTRUS, *vivement*. — Oh ! non !

BRUNO, *passionnément*. — C'est en moi comme un enfant dans le sein de sa mère ! Ça pousse, Pétrus ! Je le nourris de toute ma substance. Dis, cela peut-il durer ? Stella est si bonne aussi, tellement abandonnée à mon destin. Son âme... Tu la verras !

(*Il appelle avec force :*)

Stella ! Stella ! Viens vite, notre petite Stella !

(*Il se rapproche vivement de Pétrus, se place à son côté et attend.*)

Stella !

(*Stella paraît au haut de l'escalier, s'arrête un instant, pousse un cri d'étonnement joyeux.*)

STELLA. — Oh ! Pétrus, c'est toi !

PÉTRUS, *affectueusement*. — Bonjour, Stella.

STELLA *descend vivement*. — Il n'est pas tout en or. Tu es capitaine pourtant. Bonjour, Pétrus.

BRUNO. — Embrassez-vous!

(*Il pousse Pétrus vers Stella. Ils s'embrassent gauchement.*)

STELLA, *intimidée.* — Nous étions ennemis...

PÉTRUS, *souriant.* — C'était plus facile...

BRUNO. — Viens, Stella.

(*Stella vient se blottir contre lui. Il lui désigne Pétrus.*)

Hein? il n'a pas changé! Ses yeux seulement ont pâli... C'est le large. Il a gardé son air sauvage.

STELLA. — Où sont tes bagages?

PÉTRUS. — On les apportera ici tout à l'heure, un fourgon me suit.

BRUNO, *brusquement.* — Eh! bien, Pétrus, parle-moi d'elle! ai-je menti?

PÉTRUS, *souriant.* — Stella est très belle...

BRUNO, *s'exaltant.* — Et preste, et fringante, et légère!... Stella, fais la révérence, je t'en prie... salue... Trois pas vers la porte, oui... Reviens... (Pétrus, contemple-la!) Tourne sur place.

STELLA, *souriante, étonnée.* — Pourquoi?

BRUNO, *transporté.* — Donne-moi la main.

(*Il élève la main de Stella et la fait tourner.*)

Tourne, tourne, valse!... Pétrus, n'est-ce pas une merveilleuse ballerine? Sa marche est une respi-

ration tranquille! Elle laisse un sillage lumineux après elle. Elle se balance comme une bouée sur le flot! Ah! Pétrus!...

(*Il abandonne Stella, court à Pétrus, lui pose les mains sur les épaules et le regarde droit.*)

Je t'ennuie, Pétrus?

PÉTRUS, *souriant.* — Tu l'aimes, mon fils.

BRUNO, *contenant à peine sa flamme.* — Oui! Si tu savais... Ecoute, Pétrus, tu es mon ami... non, je ne puis pas m'exprimer...

(*Il se tourne vers Stella. Il a pris une détermination.*)

Stella, mon bouquet, ma petite fée... montre-lui ta jambe!

STELLA, *cri d'émoi.* — Oh!

BRUNO. — Je t'en supplie, lève un peu ta jupe!

STELLA, *rougissante, mais sans pruderie.* — Je n'oserais pas.

BRUNO. — Pétrus est ton cousin et mon ami... Je veux qu'il sache combien tu es belle!... Lève un peu ta jupe, mignonne, lève-la.

(*Stella, baissant la tête, lève doucement sa jupe.*)

Admire, admire, Pétrus! N'est-ce pas une corne d'abondance, la poussée d'un lys, la pureté des amphores!

(Connais ma chance!)

Plus haut, plus haut, Stella, lève encore ta jupe, ma mie. Pétrus, vois Pétrus !

PÉTRUS, *sans rire.* — Tu l'aimes, Bruno.

BRUNO.—Ecoute, Stella, ma petite nymphe, jusqu'au dessus du genou. Qu'il te découvre telle qu'on doit te rêver ! Ah ! ah ! ah ! Pétrus, qu'en dis-tu ?

(Stella laisse retomber sa jupe que Bruno baise au vol. Il se relève alors, étreint Stella.)

Claire comme la rosée ! fraîche comme la lune entre les feuilles ! Et fine, et flexible et berceuse !

(Enfiévré, il entr'ouvre le corsage de la jeune femme.)

STELLA, *effarouchée.* — Oh ! mon ami !

BRUNO. — Ton sein, ton petit sein comme une perle gonflée !

STELLA. — Non !

PÉTRUS, *vivement.* — Bruno, tu l'aimes trop !

BRUNO, *impétueux.* — Je vous aime tous les deux ! Qu'il dise s'il a vu sur les plages torrides un coquillage plus flatteur au regard et d'un dessin plus choisi ! Ton sein, ton petit sein sans péché, ton petit sein, si vite ému !

(Il découvre le sein de Stella. Elle se cache le visage dans son bras replié. Bruno bondit vers Pétrus, exultant :)

Ai-je menti ? Ai-je exagéré seulement d'un souffle...
Parle, réponds-moi... mais regarde surtout, regarde...

STELLA, *plaintive et tendre, murmure.* — Mon ami...

Silence profond.

Pétrus avidemment regarde. Et les yeux de Bruno ne quittent plus le visage impassible de son cousin.

Et tout à coup, sans raison apparente, il envoie à Pétrus un soufflet formidable. Trois cris.

Stella s'écroule dans un fauteuil, mi-évanouie.

Pétrus n'a pas le temps de reprendre ses esprits que Bruno, se collant à lui, l'embrasse étroitement, le paralysant.

BRUNO, *haletant.* — Pétrus, de grâce, ne rends pas coup pour coup !... que nous arrive-t-il ? Ne nous battons pas comme des bêtes !

PÉTRUS, *immobile, furieux.* — Fou ! Fou !

BRUNO. — Rappelle-toi, nous avons joué ensemble. T'en ai-je envoyé des soufflets ? En ai-je assez reçu !

PÉTRUS, *se calmant.* — Fou !

BRUNO, *sans desserrer son étreinte.* — Pardonne-moi ; j'ai cru voir une flamme brûler dans ton regard !... C'est la première fois qu'un tel sentiment me soulève ! Promets-moi, Pétrus, de ne pas te jeter sur moi... Dis-moi que nous n'allons pas rouler à terre et nous déchirer. Je t'aime comme un frère. Pour-

quoi ai-je senti cette brûlure? Pétrus, ta chambre est prête, là-haut. Consens à demeurer avec nous, par pitié...

PÉTRUS, *dompté.* — Soit. Laisse-moi... Un autre que toi, je le tuerais.

(*La vieille nourrice paraît. Elle voit les deux hommes embrassés.*)

LA NOURRICE. — Et Pétrus est là et personne ne m'avertit! grands-dieux, s'embrassent-ils! s'aiment-ils assez!

(*Bruno abandonne Pétrus.*)

Bonjour, petit. Tu as une belle casquette maintenant.

PÉTRUS, *la baisant au front.* — Bonjour, vieille nourrice. Tu es toujours alerte et bavarde?

LA NOURRICE. — Oui, cher, oui, mais les dents ne sont pas assez dures. Tu as vu des peaux-rouges et des hommes de bronze, il paraît.

(*Bruno a rejoint Stella qui revient à elle et l'enlace. Les quatre personnages parlent à la fois.*)

(*Ensemble.*)

STELLA. — Oh! le vilain mi à m'? Il a donné des peurs à la seule entre toutes. L'en a plus des douces douces floralies.

PÉTRUS. — Oui, et des Américains et des singes d'or. Je te raconterai sur la carte, mémé.

BRUNO. — Naine en moi, ma crème, ma boussole, ma bayadère, mon almée!...

LA NOURRICE. — Et toi, tu me diras si mon poulet est tendre. Il tourne sur une belle flamme, petit cousin...

BRUNO, *dans un silence soudain.* — C'est tout. Nous sommes guéris. Stella, conduis Pétrus à sa chambre.

STELLA *bondit.* — Viens, cousin. Tu ne connais pas les belles fenêtres remplies d'images. Dans la tienne, il y a une prairie, la moitié d'un toit rouge et une branche de cerisier sur le ciel.

LA NOURRICE. — J'y vais aussi. Je veux l'installer.

(*Stella monte à l'étage, et après elle Pétrus et la vieille :*)

Tu repasses le pli de ton pantalon entre deux matelas, mon garçon...

PÉTRUS *rit.* — Voilà. Et tu sais aussi que je ne dors pas chaque nuit dans mon lit.

STELLA. — Ma fenêtre encadre le verger, plus deux peupliers frileux...

Ils disparaissent, là-haut.

Depuis un instant Bruno est assis dans un fauteuil, l'air anéanti.

Long silence. On entend rire à l'étage.

Enfin Estrugo paraît à la porte de la rue.

BRUNO, *morne.* — Estrugo, assieds-toi là, non, là, approche. Chut ! un instant, chut ! chut ! tais-toi ! te tairas-tu ! (*Silence. Puis il demande âprement, sans regarder Estrugo :*) Dis-moi, crois-tu que Stella me soit fidèle ? (*Rire sec.*) Ah ! Ah ! question ! oui réponds simplement : fidèle ou infidèle, oui ou non ? La question se pose... Pourquoi ? (*Estrugo n'a pas le temps de répondre, jamais. Gestes suspendus. Bruno répond pour lui.*) Elle est fidèle comme le ciel est bleu. Aujourd'hui ! Comme la terre tourne. (*Illumination :*) Oui ! (*Puis, rembruni.*) Pas de comparaisons, s'il te plaît. Oui ou non. Fidèle ? Prouve-le ! (*Il se lève.*) Ah ! je t'y prends ! tu ne peux le prouver. Tu mentais ! Tu en jurerais ? Jure. Tu n'oses ? (*Il s'emporte.*) Il avoue ! il avoue, le malheureux ! Si tu n'avoues pas, tu reconnais, du moins, qu'on peut douter d'elle. De tout ? De tout, mais pas de Stella... (*Furieux.*) C'est trop qu'on puisse douter d'elle ! Ne la défends pas. Chut, silence !... (*Silence. Bruno est accablé.*) Je ne sais pas ; cette inquiétude m'est venue brusquement. J'ai cru voir une flamme dans les yeux de Pétrus. Il la regardait. Oui, oui, Pétrus ! Il vit seul. Mais dois-je douter de lui aussi ? Il t'a paru loyal et maître de lui, c'est bon signe... Une femme est assez habile et dissimulée pour créer artificiellement autour d'elle une telle atmosphère de confiance et de pureté. Pas Stella ; les autres,

sans doute... (*Il s'emporte.*) Stella n'a-t-elle pas deux yeux dans la tête, deux bras, deux jambes et la fève du cordon ombilical? Pourquoi mens-tu toujours? (*Il s'apaise un peu, se plaint.*) Oui, je suis malade. Je n'ai plus le même œil. (*Il se rassied.*) Estrugo, réponds-moi : Est-il prudent de loger Pétrus dans cette maison aussi près d'une jeune femme impressionnable? (Tu sais combien elle est sensible!) Sans vouloir me duper, ils peuvent être amenés doucement à s'aimer. Hein? Résisteront-ils? Sans même aller aussi loin, commanderont-ils à leur imagination? une pensée mauvaise s'impose bientôt. Sinon la pensée, le songe ou le rêve! Ah! voilà! dans le sommeil leur rêve peut se composer de menus souvenirs communs, et les réunir au delà d'eux-mêmes et de moi! Hein? Le lendemain il y aura, malgré tout, une intimité complice... Comment se retrouveront-ils au réveil? Et moi... (*Il se lève, frissonne.*) Est-il possible que la pensée de Stella, jamais, n'ait eu d'autre objet que moi? que les rêves de ses nuits de fièvre ne l'aient souillée jamais? (*Il crie brusquement, assez haut.*) Estrugo, je suis cocu!!(*Puis, il appelle avec emportement :*) Stella! Stella! descends! Stella, je t'appelle! (*A Estrugo.*) Ton silence est un aveu suffisant! oui, oui, j'ai compris, Stella! Stella!

STELLA *paraît à la galerie.* — Me voici, mon ami.

BRUNO, *se contenant à peine.* — Tu n'es pas pressée... (*Estrugo veut se lever. Il le rassied d'un mot.*) Reste !

STELLA, *gracieusement.* — Oh ! si, mon ami...

BRUNO, *contraint.* — Assieds-toi là.

(*Ils sont assis en triangle, Bruno au fond, Stella et Estrugo se faisant face, pas très éloignés les uns des autres.*)

STELLA, *très gaie.* — Tu as inventé un nouvel amusement ? Estrugo sera du jeu ! Ah ! ah ! c'est un rébus, j'en suis certaine !

BRUNO, *lentement.* — Dis-moi quelque chose que tu ne puisses me dire.

STELLA *réfléchit, puis :* — « Je donne ma langue au chat. »

BRUNO, *crispé.* — Qu'as-tu fait, hier soir, après mon départ ?

STELLA. — Je me suis penchée à la fenêtre, pour te voir longtemps.

BRUNO. — Non.

STELLA. — Si.

BRUNO. — Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut répondre.

STELLA, *amusée.* — Tu veux me prendre ! Ah ! ah ! « Je donne ma langue, je donne ma langue au chat ! »

BRUNO. — Raconte-moi une chose défendue que tu aies faite.

STELLA. — J'ai dormi et j'ai oublié mon rêve.

BRUNO *sursaute.* — Ton rêve?

STELLA, *applaudissant.* — Je suis prise!

BRUNO, *sèchement.* — Non! ce matin?

STELLA. — Cornélie est venue...

BRUNO *s'énerve.* — Une chose que tu ne puisses me dire!

STELLA. — Le bouvier...

BRUNO. — Il t'aime, je le sais : il me l'a dit. Une chose que tu ne puisses me dire.

STELLA. — Le comte...

BRUNO, *acharné.* — Que-tu-ne-puisses-me-dire! Je ne ris pas, sotte!

STELLA, *saisie.* — Oh! mon Dieu, ce n'était pas un rébus! (*Elle pleure.*) Mon ami, lorsque vous avez ouvert mon corsage, tout à l'heure, votre primevère est tombée et mon pied l'a toute écrasée...

BRUNO. — Tout cela, tu le dis ; c'est donc que tu peux et oses le dire! (*Il se lève, froid, énergique.*) Estrugo, monte à l'étage. Toi, tu es mon ami véritable, tu ne m'as rien caché de mon infortune. Va. Dis à Pétrus qu'il s'en aille. Je ne le garderai pas une heure dans la maison. Va. (*A Stella.*)

Silence! (*A Estrugo.*) Va donc! Tu es plus prompt à me blesser qu'à me secourir...

(*Estrugo, après maints gestes de protestation, monte à l'étage.*)

STELLA, *apeurée.* — Oh! Bruno, mon seul espoir, quelle maladie te prend? Moi, je te guérirai...

BRUNO, *sombre.* — Je serai mieux portant lorsque Pétrus sera parti.

STELLA, *vivement.* — Qu'il parte donc! (*Elle est désolée.*) Mais a-t-il apporté des pays chauds une fièvre que tu as gagnée? qui l'aurait cru? Tu étais si robuste avant son arrivée. Tu ne m'aimes plus?

BRUNO. — Trop! Trop! Pétrus l'a deviné! Silence!

STELLA. — Alors, dis-moi ta peine!... Explique-moi ton mal. Quelles plantes irais-je cueillir, qui te soulageraient? Dois-je rire, sourire, me mettre à genoux, danser?

BRUNO, *sec.* — Te taire!

STELLA *pleure.* — Bruno, est-ce parce que j'ai écrasé votre fleur que vous me punissez?

BRUNO *a vu Pétrus apparaître. Il baisse la voix.* — Tais-toi! Si tu veux me plaire!... Ne questionne pas! Ne réponds rien!

(*Silence.*)

(Pétrus descend, suivi de la nourrice et d'Estrugo. Il s'arrête au pied de l'escalier.)

PÉTRUS, *gravement.* — Bruno, tu as mal agi. Je te pardonne, tu n'es pas dans ton bon sens. (*Silence. Il traverse la chambre, salue Stella.*) Adieu, Stella.

LA NOURRICE. — Et pourquoi nous quitte-t-il ? Petit, reste avec nous. Tu ne goûteras pas mes sauces ?

PÉTRUS *sourit.* — Merci, nourrice tu es une bonne femme. Bruno, je te pardonne.

(*Il sort, silence.*)

LA NOURRICE, *affairée.* — Oh ! oh ! oh ! que d'histoires. Je n'y comprends rien. Je vais mettre la table... Un si beau poulet.

(*Elle sort.*)

BRUNO, *aussitôt, est pris d'une crise de désespoir larmoyant.* — Estrugo, tu l'as chassé !... Jamais je n'oublierai ta noirceur !... Oui, je sais ce que tu répliqueras... Mais on ne laisse pas les gens se noyer !... Ta complaisance est suspecte, et ton obéissance... Je préférerais recevoir cent et une fois cette gifle que j'ai donnée... Estrugo, tu as empoisonné ma vie ! Tu m'as fait douter de Pétrus... Et voilà : comme le porc-épic, en fuyant, il m'a lancé une pointe envenimée (*sic*). Tais-toi, tais-toi !... Tu m'as poussé à douter de moi-même et de Stella... Va-t'en !

STELLA *fond en larmes.* — Oh! Estrugo, méchant homme, qu'as-tu machiné là?

(*Elle s'assied. Bruno reçoit un choc.*)

BRUNO, *furieux.* — Pourquoi pleures-tu? Pourquoi, qui, qui pleures-tu?

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Le même décor.

Les volets sont tirés, à la fenêtre du bas. La lumière vient du haut, chaude et dorée.

Silence.

On entend tinter au dehors les clefs d'un trousseau.

Puis la porte s'entre-bâille et Bruno pousse la tête dans la chambre. Il entre après inspection, suivi d'Estrugo.

Bruno a beaucoup changé, depuis le départ de Pétrus. Il a les cheveux malades, l'œil inquiet, le teint bilieux.

BRUNO, *à voix basse, rapidement.* — La porte ! Vite, ferme la porte. Là...

Personne ne nous suivait, dans la rue? Viens ici... Pousse le verrou. Es-tu bien certain, que nous n'avons pas été suivis? Avance donc ! La porte est fermée? — Ah ! Estrugo, je ne suis pas heureux...

Pose ton chapeau sur la serrure, accroche-le.

Assieds-toi... Il est superflu que j'aille épier Stella, je la trouverais fichée en terre, à la place où je l'ai laissée... Sa passivité est une ruse.

Tout de même, il va mettre l'œil à la serrure de la porte de gauche. Il revient.

Exactement.

Estrugo, tu as été témoin de mon bonheur. Figure-toi : nous étions l'un à l'autre promis depuis l'enfance.

Tu n'as pas chaud?... Je n'ai jamais vu de soleil plus brutal. Le sol craque devant la maison comme un marron au feu. On ne peut vivre qu'au cimetière ; là, il y a de l'ombre et des oiseaux.

Il vient s'asseoir près d'Estrugo. Il baisse encore la voix.

Les gens trouveraient-ils singulier que nos volets soient fermés? On se garde du ciel, voilà tout...

Silence. Rêve-t-il? Non, il attend.

Eh bien, je t'écoute. (*Amèrement.*) Je t'écoute. Tu es mon seul ami, ne m'épargne pas. Tu m'aimes, n'est-ce pas, mon cher Estrugo? Écorche-moi, traverse-moi le cœur, brûle, tords, arrache, perce, pince, troue, sèche, corrode, tue, tue-moi ! J'ai du courage.

Que voulais-tu me dire?

Il se fâche, toujours à voix basse.

Tu ne veux rien dire? Tu refuses de la trahir? Et tu prétends m'aimer ! Avons-nous marché côte à

côte pour que tu te taises à présent? Tu es son complice, peut-être? Tu lui as juré le secret?

Vivement.

Promis, promis, tu le lui as promis seulement ; c'est bien ainsi que je l'entends. Tu n'es pas tenu. Elle te pardonnera une indiscrétion sans importance... Puisque tu as commencé, achève ; ne me laisse pas frire !

Tu n'oses pas ! ! C'est donc si affreux ! Ah ! celui-ci m'aime vraiment, il sait quel sera mon tourment... N'importe, cher compagnon, avoue, je suis préparé au supplice, avoue enfin ! Quand l'as-tu vue, pour lui promettre le silence?

Il se lève brusquement, colère.

Tu serais entré ici pendant mon absence? Tu as cette audace? Mais non... Elle est sortie cette nuit et tu l'as rencontrée avec son galant.

Il tend le poing vers la porte. Cri de douleur sourde.

Ah ! chèvre lubrique ! Tu tourneras autour de ton piquet ! Je raccourcirai la corde qui te tient !

Puis il se domine.

Attends, ce n'est rien. Je soupire, je souffle la colère hors de mon cœur. Là !... Où l'as-tu rencontrée?

Il n'écoute même pas.

J'étais endormi, cette nuit, sous un poids énorme,

tellement que ma place était creusée comme jamais dans la laine du matelas ; un sommeil de montagne ! Elle a profité de mon anéantissement pour se glisser hors du lit.

Par où est-elle sortie de la maison? Te l'a-t-elle dit? Non ! Elle se défie aussi de toi, elle sait combien tu m'es attaché.

J'avais sous mon oreiller les clefs des portes et des volets. Elle les aurait dérobées, sans doute, si ma tête n'avait pas été si alourdie. Un homme ne l'eût pas soulevée !

Sans clef, comment est-elle partie? Ah ! elle a des inventions diaboliques !

Crois-tu qu'une femme puisse se métamorphoser en souris et se couler sous une porte?

(*Vivement, amer.*)

Elle le peut, elle le peut, je l'affirme ! C'est une créature d'une autre nature que toi et moi... Sinon, comment?

Écoute-moi : penses-tu qu'en étageant deux tables et une chaise et, sur cette chaise un petit banc, j'atteindrais l'œil de bœuf qui est dans ma chambre?

(*Il bondit.*)

Tu en as dit assez ! C'est par là qu'elle a quitté la maison, c'est sûr ! Ah ! la garce, la prodigieuse

femelle ! Une femme si achevée, si fine, mon cher ami. Quand je me l'imagine nue, dénouant sa chevelure, mon cœur perd son écorce !

Et lui, lui, l'attendait au dehors avec une échelle? Comment descendrait-elle du toit dans le verger? Sauterais-tu de là-haut sans te rompre les os; glisserais-tu le long du lierre sans l'arracher? Marche-t-elle sur une vapeur, dans un rayon de lune, a-t-elle des ailes, — me crois-tu fou?

(*Il gémit*).

Oh ! tu m'arraches ma meilleure dent ! Pourquoi m'as-tu rapporté cela?

(*Estrugo fait des gestes inutiles.*)

Silence, parle plus bas !... Tu as raison, je n'ai aucun reproche à t'adresser... Tu ne songes qu'à mon honneur... Mais tes paroles travaillent comme la levure !..

Oui, je l'entends : sois en paix, elle ignorera tes confidences.

(*Il baisse encore la voix.*)

Je rêvais, mon cher Estrugo, je rêvais qu'il la conduisait au bout du verger, qu'il l'emportait sur ses bras.

(*Hoquet et grimace de dégoût.*)

Bech ! Qu'il la déposait dans la prairie, de l'autre

côté de la haie, Bech ! qu'elle courait pieds nus, dans l'herbe mouillée jusqu'au bosquet où l'ombre me les cachait. Bech ! Bech ! Bech !...

Ne balance pas la tête comme un dindon ! Dis-moi, les rêves se réalisent-ils? Pas toujours? Pas souvent? Parfois, alors, parfois? Se réalisent-ils une fois, une seule fois? Cette fois-là me suffit !

Pourquoi prétendre que le bosquet n'est pas un endroit propice? Réponds, si ta langue n'est pas serrée dans ta bouche comme le noyau dans la pêche !

Ah ! voilà, nous y sommes. Je ne suis pas sourd ! Oh ! la triple prostituée ! Je lui mesurerai le pain et l'eau, la lumière et le soleil ! Quel breuvage m'a-t-elle servi hier, pour me faire dormir si lourdement?

Estrugo, si tu la voyais lorsque je l'interroge : elle prend une mine naïve et enjouée... Estrugo, si tu connaissais la perfection de son corps, ses seins paisibles, ses longues jambes soyeuses, tu douterais de la difformité de son âme !

(*La fureur le mord.*)

Chienne ! Chienne !... Un autre que moi l'a connue ! Il ne l'avait pas quittée un instant, sans doute, qu'il était au cabaret, gaspillant mes trésors : si sa peau est lisse et dorée, si elle rit ou pleure dans la joie !

Et moi, je suis écrasé de sommeil pour avoir bu sa tisane de pavots...

Va-t'en ! Va-t'en ! ton regard me dépouille. Je veux me cacher des hommes, va-t'en.

(*Estrugo se lève.*)

Non, attends encore. Dis-moi son nom. Oui, le nom de son galant ! Tu ne diras pas son nom, sois maudit !... Va !

(*Il le rappelle encore.*)

Estrugo, par bonté, achève-moi, son nom !

Va-t'en ! va-t'en ! Loin de moi, faux frère, infernal menteur ! Elle est innocente, diras-tu, celle qui prend un air candide pour me tromper davantage, celle qui se réfugiait avec lui (son nom ! son nom !), avec lui, dans un petit bois d'ombre, celle qui courait en chemise sur les gazons, qui est sortie par l'œil de bœuf, a descendu l'échelle, m'a presque empoisonné, à qui tu as promis le secret !

(*Vivement, à voix basse, poussant Estrugo vers la porte.*)

Chut ! Chut ! C'est bien, j'ai compris. Compte sur J'ai, muet comme la terre des morts. Silence... moi compris : tu n'as rien dit, rién absolument.

Arrête, si tu recueilles d'autres détails sur sa dé-

bauche, préviens-moi. Au revoir, cher Estrugo, fidèle ami.

Promène-toi autour de la maison ; j'aurai besoin de toi.

(*Il le pousse dehors et referme la porte de la rue.*)

(*Aussitôt, il court ouvrir l'autre porte et appelle, avec rage et mépris.*)

Ici, diablesse ! Ici, sorcière !... Ici, grenouille ! Truie ! Chienne !... Enfant du singe droit et des énigmes à queue de poisson, ici !... Ici, fille du serpent froid et de la pomme au cœur pourri ! Ici, femme ! Femme, n'entends-tu pas ?

Stella !

(*Stella paraît, vêtue d'une mante noire à capuchon rabattu et le visage couvert d'un grotesque masque de carton.*)

STELLA, *doucement.* — Me voici, mon ami.

BRUNO. — Pourquoi tardes-tu, monstre ? Je t'appelle, prostituée !

STELLA. — Est-ce bien moi que vous nommez ainsi ?

BRUNO.— Oui, oui, toi-même et pas une autre. Menteuse perverse, dévergondée, oui, toi, ne te reconnais-tu pas ?

Que faisais-tu, lorsque je suis rentré ? Qu'as-tu

fait pendant mon absence? A quoi, à qui pensais-tu? Pourquoi psenes-tu?

Réponds !

STELLA. — Vous ne m'en laissez pas le temps, mon ami.

BRUNO. — Le temps de penser tu le prends. Ce n'est guère à moi que tu penses ! Le temps de t'emplir l'esprit de complots et de méchancetés, tu le trouves, n'est-ce pas?

(*Brusquement.*)

Qui est derrière toi?

STELLA. — Personne, mon ami.

BRUNO. — Il y a quelqu'un derrière toi. Halte ! Reste en place !

(*Il va tourner autour d'elle.*)

Rouée ! Elle le ferait tourner comme l'ombre autour du clocher !

(*Il est devant elle.*)

Accroupis-toi !

(*Elle obéit. Il regarde par-dessus sa tête.*)

Debout ! Où est-il?

Pourquoi ta robe est-elle évasée comme une cloche? Écarte ton manteau. (*Elle écarte son manteau.*) Lève ta jupe. (*Elle lève sa jupe. Il s'indigne aussitôt.*)

Ah ! baisse ta jupe, baisse-là ! Tu n'as pas plus de pudeur qu'une grenouille pelée.

(*Il s'assied et gémit.*)

Ah ! mon Dieu, quel martyre ! Elle ne m'accorde jamais un instant de répit ! Elle est capable des pires inventions.

STELLA, *contre lui, le consolant.* — Oh ! Bruno, si mon crime est de t'aimer, je mérite une punition épouvantable. Tu ne me feras pas souffrir assez. Mais si ma mort peut t'apaiser, que je meure aussitôt...

BRUNO *la repousse.* — Ne prends pas ce ton dolent, endormeuse !

STELLA. — Est-ce là ma faute, s'il vous plaît ?

BRUNO. — Où es-tu allée, cette nuit ?

STELLA. — Cette nuit, j'ai dormi contre vous, mon ami.

BRUNO *se lève, piqué au vif.* — Ah ! langue venimeuse ! Elle mettra de l'astuce dans toutes ses paroles. Comme moi, tu l'as dit « contre moi » : parler contre moi, agir contre mes intérêts, lutter contre mon repos, dormir contre et envers moi, oui, tu l'as dit ! Si tu dormais, à quoi rêvais-tu ?

STELLA *rit soudain.* — Oh ! j'ai fait un rêve étrange !... Figure-toi que j'étais en petite culotte...

BRUNO *l'interrompt, furieux.* — ... En chemise ! En chemise ! Tu mens ! Cette nuit, tu as quitté la chambre, en chemise !

STELLA. — L'aurais-je pu? Les clefs sont toujours sous votre oreiller?

BRUNO. — Et qu'importe ! Et comment sais-tu qu'elles y sont? Tu y prends bien garde, il me semble. N'ouvrirais-tu pas la porte, sans clefs? Tu veux m'en faire accroire. Et ne peux-tu me voler mon trousseau, tandis que je fais des cauchemars pour avoir bu la tisane. Oui, oui ! Ta tisane de pavots ou quelqu'autre drogue?...

STELLA. — Oh ! quelle drogue ! Je vous jure que je suis restée au lit jusqu'au matin...

BRUNO. — Et je jure, moi, que tu as grimpé comme une guenon jusqu'à l'œil de bœuf !

STELLA. — Oh ! non, mon ami !

BRUNO. — ... qu'une échelle t'attendait...

STELLA. — Non...

BRUNO. — Que tu as traversé le verger !

STELLA. — Non !

BRUNO. — ... que tu t'es mêlée à quelque gaillard, dans l'ombre de minuit...

STELLA. — Non ! Non !

BRUNO. — ... et que je te tordrai le cou !

Ne dis pas non !... Pour que l'homme connût le mensonge, il fallait qu'une belle chose de la création lui fît tort... Ne dis pas non ! Ta figure de poupée est le plus parfait des mensonges ! Ton vrai visage, c'est ce masque de monstre. Garde-le ! Que la hideuse expression s'imprime dans ta chair. Ainsi, personne ne sera plus dupe de ton sourire modeste. Ne dis pas non toujours. N'est-ce pas à dire non, obstinément, que tu m'as rendu aigre et grinçant ?

(*Il se rassied, accablé.*)

STELLA, *avec effort*. — Oui, mon ami...

BRUNO. — J'ai perdu la jeunesse et une bonne part de ma raison.

STELLA. — Oui, mon ami.

BRUNO. — Je suis las, morne, lourd à moi-même et aux autres.

STELLA. — Oui, mon ami.

BRUNO, *défaillant*. — Ah ! elle m'assassine !... « Oui, mon ami », et je suis mort !

STELLA, *apeurée*. — Bruno ! Reviens à toi, mon seul, mon cher souci !

BRUNO, *la repoussant*. — Arrière. Dis-moi le nom de ton galant.

STELLA. — Hélas !

BRUNO. — Son nom ! C'est Jean, fils de Paul-Louis, le charron ?

STELLA *répète passivement.* — C'est Jean...

BRUNO. — Non ! C'est Hector des Messageries ?

STELLA. — C'est Hector...

BRUNO. — Non, il est trop pesant. C'est Alain, qui pêche à la ligne ?

STELLA. — C'est Alain, qui pêche à la ligne...

BRUNO. — Non, non, trop mou. C'est Paul, du maréchal-ferrant ?

STELLA. — Paul, du maréchal-ferrant.

BRUNO. — Malpropre, il crache... C'est le secrétaire communal ?

STELLA. — ... Le secrétaire communal.

BRUNO. — Ou Christophe, du barbier sur le coin de la rue Verte ?

STELLA. — Ou Christophe, du barbier sur le coin de la rue Verte.

BRUNO. — Ou « le Monsieur-qui-parle-à-la-dame-lorsqu'il-vient-au-château-le-dimanche, pour tirer à l'arbalète ?

STELLA. — Le Monsieur-qui-parle-à-la-dame-lorsqu'il...

BRUNO *désespéré, anéanti.* — Aucun ! Aucun de ceux-là !... Elle n'avouera pas !...

STELLA. — Je ne dirai plus ni oui ni non pour ne plus vous tourmenter, mon ami. Il en sera comme vous voudrez. Mais, de grâce, ne retenez plus votre chère colère, tuez-moi, maintenant !

(*Elle tombe à genoux et sanglote sous son masque.*)

BRUNO *gêné, honteux, radouci.* — C'est bon. Relevez-vous. Pleurez-vous vraiment? N'est-ce pas une feinte encore, afin de m'attendrir? Otez ce masque, ôtez-le, que je lise sur votre visage le mensonge séduisant.

Non, arrêtez ! Attendez un instant !

(*Il court à la porte, entrouvre le judas, regarde au dehors et revient.*)

Découvrez-vous, à présent.

(*Stella enlève son masque et apparaît charmante et désolée. Bruno, saisi, pousse un cri de tendresse et de compassion.*)

Oh ! merveille !... Que tes yeux sont tristes et beaux ! Stella, par pitié, retiens tes larmes et me pardonne ! Ma colombe, lampe fragile, fleur de neige !... Voici que mon cœur est sous ton regard comme un petit oiseau sous l'aile de sa mère !

Ne pleure plus. Relève-toi, ou je me jette à terre, indigne que je suis !

(*Il se laisse glisser à genoux devant elle, agenouillée.*)

Tu as eu chaud sous ce masque ! Que j'essuie au moins la rosée de ton front, mal-aimée !

Ç'est ce masque-là qui attise ma fureur ! Tu ne le porteras jamais plus ! Estrugo, je crois, m'a conseillé de te fagoter ainsi...

Ah ! que les gens t'admirent et te convoitent, tant mieux ! Stella, ta lèvre est toute gonflée de jeunesse, et fondante comme un fruit des tropiques, ah !... Si tu le peux encore, pardonne-moi, Adorable !

STELLA. — Oh ! tais-toi, je t'en prie ! Tout ce qui est de toi m'est précieux, ta jalousie, ta dureté, autant que tes plus doux transports ! T'aimerais-je assez si je n'endurais pas ton bon plaisir ?

(*Ils s'étreignent.*)

BRUNO. — Estrugo, je le chasse ! ! Au diable, le rabat-joie ! C'est lui seul qui entretient ma défiance. Je le chasse ! Je le chasse ! Stella, pourquoi te voue-t-il une haine aussi profonde ?

Ah ! Steloû-ôum ! charme les serpents ! Fais les boas apprivoisés à l'entour de moi, l'endormir viendra !...

STELLA *l'enlaçant.* — Ah ! oui !... L'en a des bottes de sept lieues, l'Enfui pour revenir s'tiédir le cœur froidi de la St'aimée ?

BRUNO *s'exalte, joyeux.* — Laisse tomber ce manteau ! Que la confiance renaisse, entière ! Toutes les larmes de Saint-Laurent dans mon âme ! Pleuve ! pleuve tes étoiles, la Cielée, jusqu'au matin ! Si Estrugo rentre ici, je le tue, je le massacre ! Sans doute enviait-il notre bonheur? C'est un homme desséché par la solitude, qu'il aille manger des sauterelles dans le désert.

STELLA *rit, gentiment.* — Des sauterelles !... et des scorpions !

BRUNO. — Comment ai-je été si cruel? Tu quitteras ce manteau sombre. Je t'achèterai une robe de guipure et des souliers mordorés, et des bas en soie d'araignée. Un chapeau de paille mince ; tu y piqueras des fleurs fraîches chaque jour. Et nous irons nous pavaner sur la Place !

STELLA, *heureuse.* — Et un collier de bois dur !... Et pour toi, une cravate rouge et un bâton ferré que tu feras tournoyer.

(*On frappe à la porte.*)

BRUNO *vivement, inquiet.* — Chut ! (*Il se relève.*) On a frappé? Relève-toi.

STELLA, *suppliante.* — Oh ! pas encore !

BRUNO, *à voix basse.* — Si c'est Estrugo, je le chasse ! Oui, certes. Relève-toi.

STELLA. — Hélas ! Hélas !

(Il lui tend les mains, l'aide à se redresser.)

BRUNO, *l'attirant.* — Eh ! qu'il attende !

Je t'offrirai aussi une robe rose à trois volants, une autre bleue, large et plissée, une autre, encore, violette, tout étroite !

(On frappe.)

Chut ! C'est lui... c'est Estrugo... Je le semoncerai sans retard ! Il faut qu'il soit fou pour inventer de telles complications...

Remets ton manteau, tout de même. Peut-être on nous épie par les fentes des portes, s'il y en a...

STELLA *sourit tristement.* — Mon manteau ? Sur ma robe à trois volants ?

BRUNO, *indisposé.* — Plus tard, la robe... Hâte-toi... Heu ! Heu ! Remets, heu, heu, remets ton masque aussi, pour la dernière fois... Heu ! Tu refuses ?

STELLA, *vivement.* — Oh ! non, mon ami. Je suis laide.

BRUNO *la regarde masquée et son capuchon rabattu.* — C'est l'œuvre d'Estrugo, oui... Il m'excite, il n'est pas raisonnable du tout... Oh ! je le lui dirai, sans faute... Va dans ta chambre.

(On frappe plus fortement.)

Va vite ! Non, attends. Vraiment, tu n'es pas sortie cette nuit? Pleurais-tu réellement, tout à l'heure? Tu ne t'es pas moquée de moi? Va dans ta chambre.

(*Elle baisse la tête et sort. Il l'arrête encore, assombri.*)

Ne travaille pas à ta broderie : cela me fâche. Je ne sais trop ce que tu vois dans les fleurs que tu brodes, ni ce que tu y mets. C'est une besogne qui laisse jouer l'imagination.

(*On frappe encore, à coups redoublés.*)

Va dans ta chambre, donc !

(*Elle sort.*)

(*Il ouvre la porte de la rue.*)

(*Paraît, devant Estrugo, un jeune homme d'aspect extrêmement timide et naïf.*

Qu'est-ce que c'est?... Entrez... entrez... A quoi puis-je vous être bon? Oui, les volets sont fermés, à cause de la chaleur, mais on y voit, à la longue. Il suffit de s'y habituer.

Entre, Estrugo... (*Il prend Estrugo au bras.*) Mon cher, es-tu certain de n'avoir pas parlé contre Stella, par rancune ou dépit? Oui, oui. (*Au jeune homme.*) Prenez un siège, là... (*A Estrugo.*) Je t'en prie, descends en toi-même, scrute-toi, repasse devant ta conscience les étranges propos que tu m'as rapportés... oui, réfléchis, je te le con-

seille. Et si tes mobiles sont désintéressés, examine les faits une fois encore, avant de prendre parti. (*Au jeune homme.*) Je suis à vous. (*A Estrugo.*) Songe qu'il serait affreux d'accuser Stella à la légère... Oui, certes, je crois à la pureté de tes intentions, mais, mais, mais...

Quoi, pèse, mesure, évalue, confronte, hein? et juge... Bon vieil Estrugo !

(*Tape sur l'épaule.*)

(*Au jeune homme :*)

C'est pour une lettre d'amour?

LE JEUNE HOMME. — Oui, s'il vous plaît.

BRUNO, *sèchement.* — C'est vingt sous ! (*Il rit méchamment.*) Ah ! ah ! Ils sont tous les mêmes ! Imbécile !

Que fais-tu dans la vie, à part l'amour? Tu n'es pas d'ici?

LE JEUNE HOMME. —... d'Oostkerque. Je suis tonnelier.

BRUNO. — Tu remplis tes tonneaux de larmes.

LE JEUNE HOMME. — Oui...

(*Il baisse la tête et pleure.*)

BRUNO. — Et tu viens d'Oostkerque ici cueillir de belles phrases ! Ah ! ah ! tu perds une demi-journée de salaire et deux demi-semelles, pour une

femme ! As-tu vu une femme qui vaille une paire de bottes ? Tu les as vues toutes et aucune ! A ton aise, mon garçon, j'écrirai ta lettre.

LE JEUNE HOMME. — On s'aime depuis un mois. Elle est déjà bien indifférente...

BRUNO. — Naturellement !... N'ajoute plus un mot, j'ai compris. C'est mon affaire. Écris, Estrugo, écris :

(*Il dicte.*)

« Ingrate, perfide (Avec deux majuscules !) et tendrement aimée. (Avec deux minuscules !), quand nous allions, les doigts mêlés, l'un contre l'autre pressés au point de n'être plus qu'une lumière et qu'une ombre, les gens nous regardaient aux portes, envieux et colères, se croyant volés de tout notre bonheur. Ah ! qu'ils se sentent riches, aujourd'hui ! »

(*Arrêt.*)

(*Il regarde le jeune homme avec mépris. Celui-ci réfléchit longuement.*)

LE JEUNE HOMME *conclut*. — Juste.

(*Puis, il se redresse, exalté.*)

Quel poète ! Quel poète !

(*Mais le regard froid de Bruno le rassied*).

Oh ! pardon...

BRUNO *dicte.* — « Ma colombe, lampe fragile, fleur de neige ! Mon cœur était sous ton regard comme un petit oiseau sous l'aile de sa mère. Ta lèvre était toute gonflée de jeunesse, et fondante comme un fruit des tropiques ».

(*En dictant, il s'exalte. Croyant sans doute que le jeune homme veut l'interrompre, il lance avec fureur :* Silence !)

LE JEUNE HOMME, *machinalement.* — Pardon...

BRUNO. — Écris, Estrugo, écris !

« Hélas ! tu t'éloignes déjà sans tourner la tête, ainsi qu'un hôte ingrat.

« Mais, prends garde ! Si tu détaches ton âme de la mienne, si ta pensée cesse d'être le moule fidèle de ma pensée, je te tue ! »

LE JEUNE HOMME, *effrayé.* — Non...

BRUNO. — « ... Si j'entends dans ton langage un mot qui étonne mon oreille, je te tue !

LE JEUNE HOMME. — Non, non !

BRUNO. — « ... Si tu te regardes trois fois dans le miroir sans rire, si tu changes les plis de ta jupe sans raison... »

(*Il est en proie à une agitation singulière.*)

Je la tuerai ! Je la tuerai pas plus tard que ce soir

si j'ai la moindre preuve de sa trahison !... Mon fusil est là, chargé jusqu'à la gueule !

(*Cette fois, Estrugo, lui-même, se dresse, abasourdi. Mais Bruno se domine et rit, autant qu'il peut.*)

Ce n'est rien !... L'inspiration, parfois, m'entraîne hors du bon sens ! Nuées de mon esprit orageux ! Je finirai par soumettre ma vie aux caprices de mon imagination.

Apaise-toi.

C'est vrai, parfois, je ne démêle plus les fils embrouillés du rêve et de la réalité... Où en sommes-nous ? Écris, Estrugo !

Mon cher, donne-moi d'autres détails, que j'achève. Ta belle est d'Oostkerque, comme toi ?

LE JEUNE HOMME. — Oh ! non, elle loge ici ; dans le village !

BRUNO. — Ici, vraiment ? Je la connais donc. Je ne demande pas son nom, la discrétion est notre vertu. Elle est belle.

LE JEUNE HOMME. — C'est la plus belle de l'endroit.

BRUNO *pâlit*. — La plus belle ? Ici ? Tu dis la plus belle ? Estrugo, l'entends-tu ? La plus belle, dis-tu ? Tu en es bien assuré ?

LE JEUNE HOMME. — Chacun le reconnaît.

BRUNO *s'emporte brusquement et secoue le jeune homme ahuri.* — Et tu ne trembles pas, tu ne crains pas de l'avouer ! Estrugo ! Estrugo ! Tu oses nous braver en face ! La plus belle, Estrugo, nous la connaissons !

(*Il se maîtrise encore.*)

Ah ! là, excuse-moi, mon cher. C'est encore une crise de lyrisme. Je m'intéresse tellement à ta cause... Estrugo, tu es un sournois.

La plus belle, eh ! eh !

Tu ne la connais pas, Stella, non, non, tu ne la connais pas dans toute sa beauté, hein ? C'est un caducée, un thyrse, une torsade de vif albâtre, une grappe serrée, un verger mûrissant !

Une peau fine et tiède, un grain de beauté...

LE JEUNE HOMME. — ... au-dessus du genou.

BRUNO. — ...des seins délicats, très hauts...

LE JEUNE HOMME. —...une tache de naissance.

BRUNO, *défaillant.* — Comment le sais-tu ?

LE JEUNE HOMME, *simplement.* — Tout le monde le sait.

BRUNO *s'éloigne sur une chaise, et gémit.* — Qu'on m'enterre !

Non, non, silence, n'appelez pas ! C'est un vertige... Estrugo, la lumière se fait, tu es un hypo-

crite !... Ton mutisme est superflu... Ah ! Ah ! mon cœur !...

Tu vois, je suis malade, un peu... Estrugo, ne m'abandonne pas, j'irai prendre l'air un moment... Mais, rassure-toi, tu ne t'es pas dérangé en vain, tu m'attendras, j'achèverai ta lettre à mon retour.

(*Il se lève péniblement.*)

Ma femme te tiendra compagnie...

(*Il va vers la porte.*)

Estrugo, la lumière se fera !... (*Il appelle.*) Stella ! Stella ! chère âme ! Oui, viens ici. Enlève ce manteau... oui, je te le permets. Enlève ce masque aussi... Elle joue à se déguiser, mon cher. Arrive !...

STELLA, *sans manteau, ni masque, profondément étonnée.* — Me voici, mon ami.

BRUNO, *à Estrugo.* — Quelle puissance de dissimulation : ils ne bronchent pas ! Non, je n'ai rien dit !

Ma douce, tu tiendras compagnie à ce garçon pendant mon absence. J'ai besoin de respirer au large et j'irai jusqu'au château où j'ai affaire, justement. Cela me promènera... Tu lui tiendras compagnie... Dans une demi-heure, je serai de retour.

(*Au jeune homme, avec un sourire contraint.*)

Tu ne t'ennuieras pas auprès d'elle, j'espère. Viens, Estrugo, viens, une demi-heure, ni plus, ni moins, vous pouvez compter les minutes... Viens, Estrugo.. les secondes...

(*Ils sortent. La porte est refermée.*)

(*Scène muette.*)

(*Stella et celui d'Oostkerque restent cois. Pas un geste, pas un regard.*)

(*Deux statues.*)

(*Long silence.*)

(*On voit Bruno apparaître à la fenêtre de l'étage. Il épie. Nouvelle immobilité des trois personnages. Silence prolongé.*)

BRUNO *clame enfin.* — Insensé, insensé que j'étais.

(*Deux cris d'effroi, Bruno gesticule.*)

Ma ruse aigue s'émoussera contre leur prudence. Tonnelier, je te ploierai comme une douve ! Scélérats ! Ils ne bougeront pas d'une ligne, sachant que je guette ! Ah ! qu'aurais-je vu s'ils avaient été surpris ! Votre silence et votre retenue vous dénoncent ! Cette immobilité vaut une étreinte.

Estrugo, arrête-le ! Je veux lui gratter le poil jusqu'à l'os !

(*Il disparaît.*)

(*Estrugo entre, affolé, loquace.*)

ESTRUGO. — Jeune homme, fuyez, sauvez-vous ! Je crois que Bruno a reçu un coup du moulin !

STELLA, *tremblante.* — Hélas !

ESTRUGO. — De quoi est-il capable dans ses emportements ! Votre lettre ! Ah ! voyez ce que c'est de l'amour (*sic*) ; n'écrivez pas, plutôt, et retenez votre langue, s'il se peut !

LE JEUNE HOMME *disparaît.*

BRUNO *crie au dehors.* — Oh ! le traître ! Profite de ton agilité ! Vole, vole, ma vengeance te poursuivra ! Vole ; tu voles à ta perte par le plus court chemin !

(*Et Bruno rentre, l'air gai, l'air extraordinairement gai.*)

STELLA, *décontenancée.* — Oh ! mon cher amour, est-ce bien vous ?

BRUNO *rit.* — Est-ce bien toi ? Avoueras-tu, enfin ?

STELLA *souriante, soulagée.* — Qu'avouerais-je que vous ne sachiez ?

BRUNO *mi-figue, mi-raisin.* — Tu l'entends, Estrugo, toujours des réponses doubles, dont un sens adoucit et l'autre envenime... Ah ! Ah !...
Estrugo, toi qui m'aimes, va chez Pétrus de ce pas. Rapporte-lui que je l'implore de ne pas quitter

le village avant notre réconciliation. Il s'embarque la semaine prochaine, tu le sais. Distribue-lui des paroles fleuries : que je n'ai pas la force d'aller jusqu'à lui et que la honte, aussi, me retient. J'ai été si dur pour lui. Mais je suis en mesure de le dédommager de mes mauvais procédés. Dis-le-lui. Qu'il accoure, s'il a souvenance de notre amitié de jadis. Va, va. Je te jure, Estrugo, que je l'attends humblement. Ramène-le.

(*Il pousse Estrugo dehors.*)

STELLA, *émue.* — Oh ! Bruno, dois-je espérer ou craindre encore ?

BRUNO, *trop gai.* — Ah ! Stella !... D'abord, nous ouvrirons les portes et les fenêtres... (*Il ouvre au large.*) Et les volets ! Que celui qui désire vous admirer vous trouve dans tout votre éclat. Le règne de l'ombre est passé, la lumière se fera. Hein ? Estrugo. C'est vrai, il est parti.

STELLA, *encore incrédule.* — Est-ce possible ?

BRUNO *la contemple et sourit.* — Et moi, ta beauté m'éblouira ! Désormais, va, viens à ta fantaisie, j'ai fini de te séquestrer. Où ma rigueur nous conduirait-elle ?

STELLA, *follement heureuse.* — Il est guéri, miraculeusement, le tendrement aimé.

BRUNO. — Pas encore ; mais tu me guériras, s'il te plaît ?

STELLA, *l'entourant de ses bras.* — Oh ! tout de suite ! (*Il s'assied et la prend sur ses genoux.*)

BRUNO. — Des deux oreilles : depuis trois mois, j'ai vieilli beaucoup. Le teint est terne, la bile m'étouffe, l'intestin dort dans d'affreux cauchemars, les cheveux tombent !... Si l'inquiétude me ronge plus avant, je mourrai bientôt.

STELLA. — Oh ! ne parle pas ainsi !... Je te guérirai. Dis-moi le remède.

BRUNO. — Voici : je compte tes pas dans la maison ; je surveille ton regard pour savoir s'il traverse les murs de ta chambre, je mesure tes soupirs, j'observe ton sommeil hanté, je t'emprisonne, sans être certain d'enfermer ta pensée avec toi...

Stella, parlons en grandes personnes.

Je n'attends plus aucun aveu, tu as la bouche bien close.

Chut ! écoute-moi.

Un mari, si subtil qu'il soit, ne découvrira pas l'astuce de sa femme, si sotte soit-elle. Et, grands dieux, tu n'es guère dépourvu d'esprit malin !

Donc, je renonce à te thésauriser davantage.

Mais le doute perpétuel où je suis m'épuise et m'anémie. C'est sur le foie surtout que se porte

l'inflammation. Je ne veux plus douter, comprends-tu ? Ce doute, ce doute-là qui m'opprime, je le combattrai, je le détruirai aujourd'hui même.

STELLA. — Dieu soit loué !

BRUNO. — Oui, le diable aussi... Et j'ai le remède à ce doute, le remède absolu, immédiat, la panacée universelle : pour ne plus douter de ta fidélité, que je sois certain de ton infidélité !

STELLA, *étonnée.* — Quoi ?

BRUNO, *avec fureur, soudain.* — Que je sois certain de ton infidélité !

(*Mais vite, il s'apaise pour la rassurer.*)

Non, ne t'inquiète pas, je suis maître de moi. Reste ici. J'ai dit. Comme tu opposes le silence à mon doute, j'aurai, par ce moyen, la preuve de ton indignité. Tu me tromperas donc aujourd'hui, sous mon toit, moi présent.

STELLA, *consternée, s'écarte de lui.* — Oh ! mon ami, que dis-tu ?

BRUNO, *simplement.* — Tu veux donc que je meure ?

STELLA. — Hélas ! Hélas ! jamais. Mais moi, je puis mourir. Tue-moi.

BRUNO, *s'animant.* — Pas avec ton secret ! Après, peut-être.

Il n'y a pas d'autre solution ; que je périsse ou que

je sois trompé. Un mari doit être cocu, inévitablement, et je veux l'être. Il n'y a pas de rémission. Le ridicule et la souffrance naissent de l'ignorance et du doute. Je serai instruit de mon infortune et je le serai le premier.

STELLA. — Mon ami, ayez pitié de moi. Souvenez-vous comme j'étais innocente quand vous m'avez connue. J'ignorais même le nom des choses... Je suis telle encore, car l'amour efface le péché.

BRUNO. — Justement ! Je te veux impure et moi déshonoré ! Pas de compromis, je serai cocu ce jour-même ou je serai mort. Les cornes ou la corde. Choisis pour moi.

STELLA, *tremblante*. — Je n'aurai pas le courage qu'il faut ! C'est si vilain, un autre homme ! Bruno, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Une épreuve, peut-être ? Je me recroqueville déjà !...

BRUNO, *impassible*. — Choisis pour moi, des cornes ou de la corde.

STELLA. — Que me fera-t-il, celui-là ? Bruno, je préfère te mentir et te confesser ce qui te plaira. Oh ! Oh ! si quelqu'un m'approche, je le mords ! Cesse de m'effrayer, dis ?

BRUNO. — Choisis pour moi, Stella.

STELLA. — Après, tu ne pourras plus me regarder.

Et moi?... Les gens me montreront au doigt... Je t'aime assez pour mourir, mais...

BRUNO. — Il y a plus d'héroïsme à souffrir longtemps qu'à mourir vite.

STELLA. — ... Et pour souffrir aussi, Bruno, mais...

BRUNO. — Tu n'auras pas tant de mal, sournoise !

STELLA. — Oh ! si ! Oh ! si !

BRUNO *éclate.* — Ah ! Ah ! Ah ! Assez de simagrées ! Choisis pour moi !

STELLA. — Grâce !...

BRUNO. — Choisis...

(*Arrêt.*)

STELLA, *en larmes.* — J'obéirai... Vous êtes mon seigneur... J'obéirai... Mais sache combien je t'aime pour oser te tromper.

BRUNO, *d'un calme ardent.* — Fort bien. J'ai donc fait appeler Pétrus.

STELLA, *un cri.* — Oh ! avec lui !

BRUNO. — Ne proteste pas, ne crie pas, ou je croirai que ce n'est pas à ma seule intention que ta vertu s'alarme. C'est bien du bruit pour un mari !...

STELLA, *gémissante.* — Avec Pétrus !

BRUNO, *après un court silence, radouci.* — Oui. J'ai

humilié Pétrus, je lui dois réparation. Je ne saurais la lui offrir plus complète.

STELLA. — Heureusement, il n'y consentira pas.

BRUNO, *péremptoire*. — Il consentira, j'espère. Ainsi, c'est bien convenu, je serai délivré du doute, qui m'étreint. Cocu, j'agirai en cocu.

STELLA. — Pourrais-je vivre après cela?

BRUNO. — Peut-être. Qui sait. J'ignore comment je me comporterai. Je connais l'appréhension et non la certitude. Nous verrons. Savoir, tout est là.

STELLA, *au cou de Bruno*. — Oh ! cruel, faut-il que je vous aime !

BRUNO, *vivement*. — Prends garde, voici Pétrus. S'il se dérobe, presse-le avec moi.

STELLA, *à voix basse, rapidement*. — Réfléchis encore...

BRUNO. — C'est mûr, mûr !

STELLA. — Tu ne seras pas plus heureux, ensuite.

BRUNO. — Plus, plus, sois-en persuadée.

STELLA. — Et moi...

BRUNO. — Tu vis pour moi.

STELLA. — Mais...

BRUNO. — Chut.

(*Entre Pétrus, conduit par Estrugo.*)

Estrugo, laisse-nous. Ne t'éloigne pas de la porte, je te rappellerai.

(*Pétrus avance à la rencontre de Bruno, et lui tend la main avec une grande aisance.*)

PÉTRUS. — Bonjour, Bruno.

BRUNO, *à Stella, triomphant.* — Il acceptera !...

PÉTRUS. — Bonjour, petite cousine.

(*Stella baisse les yeux, rougissante.*)

N'aie pas honte, Stella. J'ai tout oublié.

BRUNO. — Vraiment? Merci, Pétrus, merci, tu as la richesse de cœur. Je t'ai toujours connu tel. Il acceptera Stella ! J'ai mon pardon !

PÉTRUS. — Je n'aurais pu quitter le pays sans vous revoir, tous deux. Je serais venu spontanément...

BRUNO. — Ah ! magnanime ! Je n'étais pas dans mon bon sens, ce jour-là !... Ne m'examine pas avec cette insistance, je suis confus. J'ai l'air défait, n'est-ce pas?

PÉTRUS. — Oui. Tu es malade?

BRUNO *sourit mal.* — Une singulière maladie, qui me tient dans le mou et dans le dur.

PÉTRUS. — Pourquoi ne m'avoir pas demandé?

BRUNO. — Il n'est pas trop tard, si tu m'apportes un soulagement.

STELLA *murmure.* — Grâce...

BRUNO, *vivement.* — Chut !

Ce jour-là, ce jour-là, Pétrus, tandis que tu regardais Stella, de mon consentement, tes yeux ressemblaient à deux tisons.

PÉTRUS. — N'en parlons plus.

BRUNO, *vivement.* — Au contraire !

(*Il s'anime.*)

Depuis, la jalousie m'a tordu, grillé, lacéré. Je n'ai plus trouvé une heure de repos. Chaque geste, chaque mot de Stella, chaque battement de son cœur, son silence et son immobilité, soit qu'elle veille ou dorme, tout ce qui est d'elle dans le temps et dans l'espace, tout m'est sujet d'angoisse ! Je suis jaloux avec une fureur qui me détruit, le doute agile et fou court en moi sur mille pistes qui gardent son odeur. Taïaut ! Taïaut ! Pétrus, il faut le forcer.

STELLA, *à mi-voix.* — Grâce...

BRUNO, *furieux.* — Silence !

(*Il s'exalte :*)

Le doute me tue, ou je le tue ! On ne peut avoir, sur la fidélité d'une femme, que des présomptions, mais on ne peut posséder la preuve absolue de son inconstance. Hans Carvel, dans l'anneau du diable, ne glisse qu'un doigt de certitude. Mme Car-

vel dort, son esprit est en mouvement. En l'occurrence, le diable lui-même est peut-être cornard, doublement ! Que sert de veiller?

STELLA. — Grâce...

BRUNO, *furieux*. — Silence. Madame Carvel !

Ici, le corps entraînera l'esprit et tout sera consommé ! Etre vaincu par le doute ou le vaincre. Puisque la seule preuve du crime doit me sauver, si monstrueux soit-il, je la réclame !

(*Il s'exalte toujours plus.*)

Pétrus, fournis-moi la certitude salvatrice !

PÉTRUS, *ahuri*. — Hein?

BRUNO, *martelant la table du poing*. — En compensation de l'injure que je te fis, Pétrus, injurie-moi à ton tour. Prends Stella, que le diable étrille ! Prends-la ; je te la donne toute chaude. Mène-la à sa chambre, entends-tu? J'y consens, je t'y invite ; je te le demande, je t'en prie !

(*Il crie :*) Je t'en supplie à genoux !

(*Il est haletant.*)

Elle t'accompagnera, elle est à point... Montez ensemble, enfermez-vous, tortionnaires ! Que des étincelles vous sortent du corps comme de deux cailloux frottés ! Enflammez-vous, que j'en crève !

Et plantez-moi sur le front un bois, dont l'ombre obscurcisse toute la contrée...

(*Il est épuisé.*)

Que ferais-je? Je la tuerai, je la chasserai, lui pardonnerai, je l'ignore, mais j'aurai pris un parti.

PÉTRUS *éclate de rire follement et s'assied les mains aux côtes.* — Ah ! Ah ! c'est fameux !... Je ne rirai jamais autant qu'il faudrait ! Il est plus fou que fou !

BRUNO, *blême.* — Lâche ! Lâche !

PÉTRUS *se dresse, blême aussi.* — Bruno !

BRUNO. — Poltron !

STELLA, *épouvantée, s'interpose.* — Oh ! Pétrus, aie pitié de nous. Il est gravement atteint, tu vois.

BRUNO. — Couard ! Couard !

PÉTRUS *veut s'en aller.* — Adieu.

STELLA, *le retenant.* — Pétrus, ne m'abandonne pas à sa noire humeur. Si tu l'as aimé une fois comme je l'aime, ne pars pas !

BRUNO, *avec un rire insultant.* — Il laissera ses galons dans tes mains !

PÉTRUS *s'arrête, menaçant.* — Prends garde, Bruno !

BRUNO. — Ma belle, tu n'as pas assez de piment pour ce mangeur d'épices ! Bon pour une gueule fade comme la mienne !

STELLA, *accrochant Pétrus.* — Pétrus, secourons-le. Ne me repousse pas après que j'ai fait le sacrifice de ma pudeur. N'insulte pas à mon désespoir, petit cousin.

BRUNO. — Des mouches vertes, pour l'irriter !... Le rosier en est couvert ! Secoue, Stella, secoue !

PÉTRUS, *concentré.* — Prends garde, Bruno, que je ne te prenne au mot !

BRUNO. — Tu n'oses !

PÉTRUS, *se montant.* — Je ne serai pas ridicule jusqu'au bout !

BRUNO. — Tu n'oses, capitaine !

PÉTRUS, *avec une énergie froide.* — Viens, Stella !

BRUNO *crie de joie.* — Ah !

PÉTRUS. — Soit donc cocu qui veut l'être !

(Il traverse la chambre rapidement, suivi de Stella résignée.)

STELLA. — Qu'il me soit pardonné pour tant d'amour...

BRUNO *exulte.* — Va, Stella, va, Pétrus, allez, vaillants !

PÉTRUS, *sur l'escalier.* — Viens, cousine !

BRUNO. — Et poussez bien le verrou !... Et si je crie derrière la porte, si j'appelle, si je me lamente,

« restez entrelacés comme des initiales ! » c'est mon bon plaisir...

PÉTRUS, *entrant dans la chambre.* — Viens, Stella ! Il en sera selon ses vœux !

STELLA. — Bruno, je suis la plus malheureuse de toutes !

BRUNO. — Va, bonne petite putain !

(*La porte est refermée.*)

(*Bruno, exténué, se laisse choir dans un fauteuil.*)

(*Long silence.*)

(*Puis Bruno appelle d'une voix brisée :*)

Estrugo ! Estrugo !

(*Silence.*)

(*Estrugo entre et s'inquiète.*)

ESTRUGO. — Te voici pâle comme une lampe en plein jour !

BRUNO, *hébété.* — Estrugo, je crois qu'il nous arrive une mésaventure singulière... C'est à cause de mon éloquence. Quelle verve m'emportait !

Grimpe à l'étage sur la pointe des pieds. Obéis.

C'est une chose fâcheuse qui nous advient... Chut, sans bruit ...

(*Estrugo monte. Bruno ne se retourne pas.*)

Ne fais pas crisser les planches du palier. Y es-tu ?

Regarde par le trou de la serrure !... (*A part.*) Bien fâcheuse ! Bien fâcheuse !

(*Estrugo met l'œil à la serrure, puis se redresse, abasourdi, et gesticule pour attirer l'attention de Bruno.*)

BRUNO, *très calme.* — Hein ?

(*Estrugo descend vivement et s'arrête devant Bruno. Gestes inutiles, il est suffoqué.*)

Qu'y a-t-il ?

ESTRUGO *se débonde, brusquement.* — Pétrus avec Stella, Stella avec Pétrus, Pétrus avec Stella, dans la chambre, enfermés !

BRUNO, *simplement.* — Non.

ESTRUGO, *avec une volubilité étonnante.* — Des galons et des volants, je le jure, les rideaux tirés, Pétrus et Stella, je le jure, enfermés là !

BRUNO, *têtu.* — Non, non.

ESTRUGO, *un peu ralenti.* — Regarde dans mes yeux, l'image n'est peut-être pas effacée... Je les ai vus !

BRUNO, *soudainement se dresse devant lui et crie avec fureur.* — Tu mens ! Tu mens !

ESTRUGO, *tremblant, mais obstiné.* — Stellus et Pétra !

BRUNO, *affolé.* — Tu mens trente-deux fois.

(Estrugo en est à nouveau réduit aux gestes.)

(Bruno court décrocher son fusil, sous la galerie.)

(Estrugo, épouvanté, s'enfuit en criant.)

ESTRUGO. — Au secours ! Au meurtre !

BRUNO, *fouettant*. — Stupide ! Est-ce toi que je vise ?

(Trop tard, Estrugo a disparu.)

(Bruno s'enflamme.)

Je les tuerai, je les occirai, tous les deux ! Qu'ils sortent, et les voici morts, et je crache sur leur dépouille.

(Il appelle, férocement.)

Stella ! Pétrus ! Ouvrez la porte que je vous abatte à mes pieds. Des chiens pour la curée !... Tue ! Tue !... Pétrus, il faut mourir ! Stella, que le diable enfourche, descends !

(Il se précipite dans l'escalier.)

A la chaudière, les fornicateurs ! Que les harpies leur extirpent la moelle ! Pétrus, il y a un homme ici qui t'attend.

(Il donne de la crosse de son fusil contre la porte.)

Avouez, maudits ! N'êtes-vous pas repus ? Osez-vous me narguer sous mon toit ? Ouvre la porte, Stella !

(Sa fureur se résoud en un désespoir frénétique.)

J'ai prévu ma faiblesse, je leur ai défendu d'entendre mes supplications ! Stella, désobéis une toute petite fois ! Ah ! cruauté sans exemple, c'est moi qui tient la porte fermée.

(*Il s'agenouille.*)

Je crie merci !... Je veux être cocu, mais pas autant ! Sortez donc ! Je suis guéri de ma fureur, merveilleusement ! N'allons pas plus loin. Pétrus, tu es un capitaine courageux, la preuve en est faite ! Stella, je me trouve assez cocu !...

(*Silence. Il se redresse, sombre, résolu. Il descend.*)

Je les tuerai donc. Leur âme est perdue, et la mienne !

(*Rumeur de foule, au dehors.*)

DES VOIX. — Ici, tous ! A moi,la garde ! Soyez prudents ! On ne tire que sur mon ordre. De la discipline ! Il est fou ! Entrez tous ensemble ! En avant !

(*La foule fait irruption dans la maison. Gardes villageois conduits par le bourgmestre. Estrugo suit, circonspect.*

LE BOURGMESTRE. — Halte ! Fixe !

BRUNO *aperçoit son scribe.* — Imbécile, pourquoi cette émeute ?

LE BOURGMESTRE. — Gardes ! Empoignez-le !

BRUNO *se débat, outré.* — Suis-je maître ici ? Mes amis,

ne craignez rien pour vous ! On me défie, on me moque, on me blesse mortellement ! J'ai le droit pour moi. Stella, ma femme mille fois aimée, ma femme est là-haut, enfermée avec son cousin Pétrus. Ah ! Estrugo, tu les as vus? (*Il répond pour le scribe.*) Il dit oui : par le trou de la serrure. Elle et lui.

LE BOURGMESTRE, *outré*. — Stella !

ESTRUGO. — ... Avec Pétrus : Pétrus et Stella !

BRUNO. — Souillant ma couche, comme on dit. Justice ! Laissez-moi ! Je les tuerai !

LE BOURGMESTRE. — Bruno, le droit est de ton côté, aucun juge ne te condamnerait, pour peu qu'il ait femme...

BRUNO. — Bravo ! Délivre-moi !

LE BOURGMESTRE. — Tue donc Stella à ton aise, mais je ne puis t'y aider. Vraiment, elle ne m'a pas trompé.

BRUNO, *strident*. — Pas encore, mais attends...

LE BOURGMESTRE, *simplement*. — Peut-être. Il fallait éviter cet esclandre.

BRUNO. — Ah ! Estrugo, traître ! C'est toujours toi qui me déchire.

LE BOURGMESTRE, *à voix basse*. — Chut ! On tire les verrous, là-haut.

BRUNO, *à voix basse.* — Lâchez-moi.

LE BOURGMESTRE, *vivement.* — Maintenez-le solidement. On tourne la clef...

(*Curiosité intense. Silence. Bruno est bien prisonnier.*)

(*La porte de l'étage s'ouvre.*)

(*Pétrus et Stella paraissent.*)

STELLA, *effarouchée.* — Oh ! mon ami, pourquoi tout ce monde ?

(*Stella descend à regret.*)

PÉTRUS *rit gaillardement.* — Voilà, Bruno, tu es servi bien et mieux.

BRUNO, *lentement.* — Est-ce vrai, Stella ?

STELLA, *rougissante.* — Sois heureux, désormais...

(*Bruno et la foule observent les jeunes gens.*)

PÉTRUS *s'incline avec grâce devant Stella.* — Adieu, Stella. Adieu, petite cousine. Sans doute, nous ne nous verrons plus. Lorsque j'embarquerai, plus tard, j'emporterai un précieux souvenir, un regret puissant. Votre image hantera mes solitudes. Pardonnez si j'ai pu vous causer quelque dommage...

(*Il veut lui baiser la main ; elle la retire vivement.*)

STELLA, *pudique.* — Oh ! non, pas ça !

(*Soudain, à l'ébahissement de tous, Bruno éclate de rire.*)

BRUNO. — Ah ! ah ! la bonne farce ! Ils veulent m'en faire accroire ! Accrochez mon fusil, bonnes gens. Ah ! cher Pétrus, je suis plus fin que toi. (*Au bourgmestre.*) Il se noircit pour me faire peur, comprends-tu ? Ah ! ah ! ils se sont mis à deux pour cette pauvre malice !... Non, non, n'espère pas me prendre ! Je n'en crois rien !

PÉTRUS *hausse les épaules et sort.* — Adieu ! Je ne veux pas t'accabler, pourtant, tu es sot autant qu'on peut l'être. Adieu.

BRUNO *le poursuit.* — Au revoir, excellent Pétrus, ne me garde pas rancune. J'irai te saluer.

STELLA, *désespérée.* — Ha, Bruno, mon sacrifice est-il perdu ?

BRUNO *rit, et toute la foule après lui.* — Approche, mauvaise fille.
(*Il la serre contre lui.*)
Elle me croit trop naïf aussi ! Ah ! ah ! tu ne sais pas mentir.

ESTRUGO, *se débonde, indigné.* — Bruno, je les ai vus par le trou de la serrure, vus et revus, Bruno !

BRUNO, *tape amicale.* — Oui, bien merci ! Je te connais, compagnon, tu te dévoues ! C'est assez !
(*A la foule.*)

Allez, mes amis, allez en paix, vous êtes d'honnêtes garçons. Je vous confierai Stella. Elle est sous votre garde et sous la garde de Pétrus ; l'une vaut l'autre. Allez !

(*La foule sort en riant.*)

STELLA, *craintive.* — Bruno, es-tu guéri tout à fait ?

BRUNO. — Oui ! ! !

(*Mais il fait une grimace de douleur.*)

Aïe, Estrugo, le mal se réveille. Si ce n'est pas Pétrus, qui est-ce donc ?

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME



ACTE TROISIÈME

Le même décor.

Les fenêtres sont au large sur la campagne de septembre. Fin de l'après-midi. Stella, dans le verger, rit très haut au groupe de jeunes hommes qui l'entourent.

A l'intérieur, Bruno, vieilli, cassé, chauve, fait face à une rangée de beaux gars assis contre le mur, à même le sol, comme des enfants.

Il écrit. Long silence.

Entre Estrugo, tourmenté, rapide.

Il vient parler à l'oreille de Bruno qui écoute, très calme. On n'entend pas ce qu'il lui dit.

Mais, Bruno répond en riant :

Enfantillages ! Enfantillages !

Estrugo continue à discourir à voix basse. —

N'en crois pas tes yeux, mon cher !

(*Estrugo a un geste vers la fenêtre qui veut dire : « Vois toi-même. » Bruno ne tourne pas la tête. Il rit.*)

Ah ! Ah ! Sottise, tu es naïf encore ! Que vois-tu là ? Si Stella avait mauvaise intention, se cacherait-elle pas ? Tu la juges sur l'apparence. Ah ! pauvre, tu seras une grande dupe !

(*Et comme Estrugo proteste et gesticule, il se monte un peu.*)

Eh ! suffit ! Non, te dis-je, tu ne troubleras pas ma quiétude. Elle feint, elle ruse avec ces blancs-becs, ces nez-laiteux, comme elle rusait avec Pétrus, pour endormir ma vigilance légitime... Laisse, j'ai mon projet !...

STELLA, *au dehors, poursuivie par la horde d'amoureux.* — Bruno ! A moi, Bruno ! Ils sont quatre qui me pressent ! A l'aide, mon petit mari !

(*Elle rit très haut.*)

BRUNO *rit aussi et crie.* — Dis-leur d'être patients, mon petit chat ! Chacun aura son tour !

(*Les jeunes gens, dans la maison. se bourrent de coups de poing subitement. Mâle gaîté.*)

DES VOIX. — Toi et moi ! Moi et toi ! Chacun aura son tour ! Tous l'auront ! Ceux qui ne sont pas mulets !

BRUNO, *après une forte stupéfaction, sourit, cligne de l'œil.* — Enfantillages !

(*Il se lève, allègre.*)

Et voici que j'ai terminé !

(*Bousculade. Les jeunes gens l'entourent.*)

DES VOIX. — Ici ! A moi ! Et pourquoi? Chacun aura son tour !

BRUNO, *les repoussant gaîment*. — Ha ! turbulents ! Les lettres sont semblables dans leurs expressions et contiennent exactement trente lignes, rien que des phrases qui chantent : une vraie romance ! Vous en aurez pour vos vingt sous ! Ne choisissez pas, nigauds ! chacune, au hasard, touchera le cœur de vos belles !

(*Il rit de fort bon gré.*)

Ah ! Ah ! l'amour est une sacrée farce !

(*Les jeunes gens payent, prennent leur lettre et sortent en tumulte.*)

DES VOIX. — Adieu... Moi, je joue mon tour de bouchon !... Oui, oui, sur le parvis... Adieu ! Aux dés, à pile ou face !... Ah ! ah ! aux boules !

(*Ils sortent dans de grands éclats de rire.*)

(*Bruno prend Estrugo au bras.*)

BRUNO *sourit avec bonhomie*. — Je t'assure qu'il ne faut pas se hâter de conclure. Tout ce manège de Stella, qui te révolte, n'est qu'un jeu pour me brouiller les idées, un piège qu'elle me tend. Rassure-toi, je n'y tomberai pas. Stella ne nous montre que ce qu'elle veut et peut décemment nous montrer. « Elle fait semblant. »

ESTRUGO, *après force gestes*. —Mais je te jure, Bruno, que le grand escogriffe de forgeron l'a baisée à pleine bouche !

BRUNO, *riant*. — Espère-tu me confondre ? Ah ! Ah ! il m'en faudrait davantage !... qu'il l'ait embrassée, c'est probable, et d'autres avant lui, et d'autres après, qu'importe ? Suis-je une alouette qui se prend aux reflets ? Elle semble m'obéir ! Je lui ai dit : « Je serai seulement satisfait lorsque tous les hommes du village de quinze à soixante ans auront passé dans ta ruelle ! » Ah ! ah ! le stratagème est nouveau ! Elle fait mine de m'obéir afin que je ne pousse pas plus loin mes investigations !... Mais j'ai mon idée, savoir !...

ESTRUGO. — Une fois par jour, au moins, ne s'enferme-t-elle pas avec un gaillard ?

BRUNO, *triomphant*. — Oh ! candeur ! prodigieuse naïveté ! « Ils font semblant ! » te dis-je ! La vérité n'est jamais aussi simple. Est-il concevable qu'une femme de bonne origine s'aille débaucher au plein jour, sous le regard de son époux ? Tu délires ! Est-il possible que cet époux amoureux comme il l'est... — car je suis épris d'elle, Estrugo, affreusement !... — tolère ce dévergondage inouï ? Qui croirait cela et comment le crois-tu, innocent ?

ESTRUGO. — Ils sont déjà cent qui prétendent l'avoir tenue à discrétion ! Et toi, te voici dépouillé, séché, cassé, comme si tu étais le héros de toutes leurs prouesses !

BRUNO. — Ils se vantent, c'est de leur âge !

ESTRUGO. — Hélas ! que te faut-il ?

BRUNO, *avec une joie mauvaise.* — Ce qu'il me faut, c'est connaître, par tous ceux qui viendront la courtiser, celui qui ne viendra pas, lui, le seul, qu'elle entend soustraire à ma vengeance. Elle dissimule sa malignité sous une bonne humeur exagérée, détours, méandres, circonvolutions. Je fais semblant autant qu'elle. Celui qu'elle chérit — (*Il chancelle.*) (Non, non, un malaise...) — celui-là, elle ne l'accueillera pas sous mes yeux... sache-le bien. Malheur à qui ne viendra pas !

ESTRUGO. — Et s'il venait, pourtant.

BRUNO. — Il ne viendra pas, baudet !

(*Il rit encore.*)

Et même... J'ai mon projet. Ce soir, nous saurons qu'elle nous trompe, réellement, et de son plein gré !

(*A ce moment, Stella se précipite dans la chambre, riant follement, tiraillée, embrassée au vol par les amoureux. Dans leur nombre, on reconnaît déjà les jeunes hommes pour qui Bruno écrivait.*)

STELLA *se défend joyeusement.* — Laissez-moi, paillards ! Bruno, sauve-moi d'eux !

DES VOIX. — Sa nuque ! — Ici Stella ! — Choisis ! — Son petit sein est froid !

STELLA. — Chasse réservée ! Hou !... Au secours, Bruno !

DES VOIX. — Choisis, ou je te trousse ! Elle n'a rien sous sa robe !

STELLA *se réfugie dans les bras de Bruno*. — Bruno ! ils m'ont toute décoiffée et meurtrie !... Ils m'ont toute pillée !

BRUNO, *aimablement aux jeunes gens interdits*. — Là, là, doucement !... Celui qui arrache les fleurs ne goûtera pas le fruit ! Trop de cris et de gestes, mes amis ! Regardez Stella : c'est une fille délurée, mais frêle et délicate. Ayez plus de douceur. Il faut la conserver entière pour se la partager... Ah ! ah ! c'est là le miracle.

DES VOIX. — Bravo ! Ah ! ah ! Vive Bruno !

STELLA, *gentiment*. — Mon ami, demande-leur de ne pas me presser comme ils le font. Ils ont les mains froides et la barbe qui pique !

BRUNO. — Entendez-vous ?

TOUS, *clameur enthousiaste*. — Oui ! ! !

BRUNO. — Traitez-la selon ses mérites, elle est fraîche, sans tache, encore dans le duvet. (*A Stella.*) Va, ma mie, va. (*Aux gars.*) Je vous la rends, mais recevez-la sans brusquerie... (*A Stella.*) Va, va...

(*Elle est reprise, happée, aussitôt par le groupe d'hommes jeunes et friands.*)

DES CRIS. — A moi !... — Bas les pattes ! — Vive Bruno !... Partageons !

STELLA, *crie sur un ton élevé*. — Toi, tu seras puni ! Oh ! il m'a pincée ! Battez-vous, mais délivrez-moi ! Toi, tu n'auras pas ton jour !...

DES VOIX. — J'aurai ma nuit ! Plus grasse que Jeannette ! Ma lettre ! La mienne ! — Et plus blanche ! — C'est chaud et froid, selon.

BRUNO, *à Estrugo*. — Quelle mine as-tu ? N'en crois pas tes yeux, Estrugo, n'en crois pas tes yeux.

(*Entre le bouvier. Il voit en même temps Bruno qui rit et le groupe où se débat Stella.*)

LE BOUVIER, *furieux*. — Marcel, chien ! Jean, Jacobus, Quentin, porcs ! Halte ! Bruno, Bruno, je crache sur toi !

(*Il bondit et repousse brutalement les jeunes gens.*)

Arrière, Arthus, assez, vous autres, je vous casse les reins !

UN GARS, *s'avançant vers le bouvier*. — Et moi, je te rentrerai ton venin, crapaud !

DES VOIX. — Frappe, frappe !

(*Mais déjà Stella s'interpose et Bruno bondit*).

(*Mouvements rapides. Les répliques s'échangent comme des coups de fouet.*)

STELLA, *au bouvier*. — Ose, oseras-tu ?

BRUNO. — Dément !

LE BOUVIER. — Je crache sur toi !

TOUS. — Frappe ! Frappe !

STELLA. — Taisez-vous !

BRUNO. — Que veux-tu ?

STELLA, *entre le groupe menaçant qui s'avance et le bouvier qui recule*. — Silence, tous ! Es-tu mon maître, toi, ou penses-tu le faire croire ?

TOUS. — Au purin !

BRUNO. — Oui, es-tu son maître ?

STELLA. — Suis-je pas libre de ma personne, si Bruno le permet ? Quel est ton droit ?

LE BOUVIER. — Je les écrase !

TOUS. — Oh ! Le terrible !

STELLA. — Tu as le droit de réclamer ton tour, ni plus ni moins.

LE BOUVIER. — Je ne partage pas avec les pourceaux !

CLAMEUR. — Ah ! ah ! ah ! Il est chatré ! Montre ton ventre, s'il est entier !...

BRUNO *bondit en avant*. — Tu partageras, fier coq,

ou j'irai te tailler les ergots. Tu y viendras comme les autres. Malheur à qui ne viendra pas.

STELLA, *vivement, apeurée.* — Bruno, ne t'emporte pas ! S'il refuse de venir, j'irai le quérir. Calme-toi.

CLAMEUR. — Découvrons sa honte ! Chez les Turcs ! Ténor !

BRUNO. — Malheur à qui ne viendra pas !

CLAMEUR. — A la porte ! — Assomme ! — Dans le puits ! Sus !

LE BOUVIER, *reculant toujours.* — Je vous attends l'un après l'autre sur la route !...

STELLA, *devant la porte.* — Celui qui sort perd son tour !... (*A Bruno.*) Il reviendra, mon ami, apaise-toi !

Le tumulte est grand. On va en venir aux mains, lorsque le bourgmestre surgit avec ses gardes villageois, fusil à la bretelle, et suivi d'un grand nombre de femmes.

LE BOURGMESTRE, *à pleine voix, congestionné.*— Scandale ! Scandale ! Scandale ! ! ! Bruno ! Silence ! Arrêtez ! Ce scandale va-t-il durer ?

Étonnement. Silence.

LE BOUVIER *crache à terre.* — A toi, Bruno, je ne partage pas.

Mouvement.

LE BOURGMESTRE *clame.* — Fixe ! Celui qui bouge, je le fais empoigner.

Le bouvier est sorti.

BRUNO, *narquoisement, lui crie.* — Va, Stella aura le secret de te ramener, si tu es gaillard !

Il rit.

LE BOURGMESTRE, *outré, important.* — Oh ! oh ! oh ! Bruno, quel est ton but ? Je suis donc devenu ton ennemi héréditaire ? (*sic*) As-tu dessein de me faire destituer ? N'es-tu pas content du gouvernement de la commune ? Ne vis-tu pas heureux sous mes lois ? — Silence dans les rangs.

Le bourgmestre change de ton. Il a l'air bien navré, maintenant.

Bruno, est-ce toi que j'ai vu grandir, brave et intelligent ? (A douze ans, tu avais ton certificat d'études !) Stella, es-tu toujours Stella, qu'on citait en exemple pour sa modestie ?

STELLA *rit, peut-être trop haut.* — Ah ! ah ! ils ne comprendront rien, Bruno, à notre merveilleux amour !

BRUNO. — Laisse jaser, ma fine, et agis selon ton cœur.

LE BOURGMESTRE. — Réfléchis, mon fils... Que te sert de t'élever contre les mœurs de ce pays ? Tu es

— et Stella avec toi — tu es la honte d'une contrée loyale (*sic.*) Les gens sages s'indignent de vivre près de ta maison.

BRUNO *se frotte les mains.* — Fort bien !

LE BOURGMESTRE. — Les jeunes hommes (ils n'ont pas de plomb dans la tête) rêvent de Stella au milieu de leurs travaux. Les femmes tremblent pour la paix de leur foyer. Dans tous les villages, où s'est répandu le bruit de ton étrange perversité, les échevins sont assemblés, des mesures seront prises. On songe à interdire la sortie de la commune à tous les chefs de famille. Mon cher, c'est presque l'état de siège.

BRUNO, *jubilant.* — Tant mieux ! Tant mieux ! !

LE BOURGMESTRE. — Prends garde, Bruno !

STELLA, *au cou de Bruno.* — Oh ! mon amour, bientôt tu n'auras plus rien à désirer.

LE BOURGMESTRE, *fâché.* — C'est intolérable, à la fin. Des bagarres éclatent partout. La nuit est pleine de cris et de gémissements. Les femmes outragées menacent de mettre le feu à la maison, de jeter Stella dans la rivière.

CRIS DE FEMMES. — A la rivière !

Vague de colère.

LE BOURGMESTRE, *hors de lui.* — Sortez tous ! Hors d'ici, mégères ! Gardes, faites votre devoir !

Les gardes repoussent la foule au dehors.

CRIS. — Stella ! Je t'arracherai la barbe au ventre... Tondez-la ! Bique ! Sorcière !

LE BOURGMESTRE. — Gardez les portes !

BRUNO. — Sottes créatures ! Les aime-t-on si peu qu'elles soient si vite délaissées? Suis-je abandonné, moi ? Stella m'aime aujourd'hui d'un amour qu'enflamme trente villages !

CRIS *au dehors, à la fenêtre.* — On lui tatouera une truie sur le ventre en guise d'enseigne.

Éteins-la dans la rivière !

Les gardes villageois éloignent la foule.

Mémé, qui est entrée au tumulte, protège Stella.

LA NOURRICE. — Oh ! mignonne, sont-elles endiablées ! On ne peut donc faire tranquillement son bonheur? N'aie pas peur, petite fée, je te protégerai... Je suis mauvaise, tu sais ! Viens avec moi...

Elle l'entraîne et sort avec elle.

Le bourgmestre s'est assis, soufflant.

LE BOURGMESTRE. — Hein, quel acharnement ! Maintenant que nous sommes seuls, Bruno, écoute mes conseils. Sois prudent. C'est aujourd'hui la

fête de Saint-Géraud, patron du village. Tu ne l'ignores pas.

BRUNO, *très gai.* — J'y pense, justement, et j'ai mon projet.

LE BOURGMESTRE. — Nos gens ont leur projet aussi, sache-le. Dans une heure, il fera nuit. Gare aux représailles.

BRUNO. — Oui, oui, dans une heure !

LE BOURGMESTRE. — Mascarades. Sérénades et autres folies...

BRUNO, *plein d'un contentement vif.* — Justement, justement !

LE BOURGMESTRE. — Quelque chose me dit qu'ils te préparent une farce dont tu pâtiras.

BRUNO, *bonhomme.* — Eh ! rassure-toi, je ne crains rien. Tu te persuades que les gens ont ta crédulité. Ah ! ah ! tu es bien bête, sauf respect. Ce n'est pas Stella qui attire tous nos garçons. Ils viennent ici requérir mes services, le reste est fantaisie. Jamais je n'ai écrit autant de lettres d'amour.

LE BOURGMESTRE. —Sauf respect, tu es toi-même stupide comme une poule aveugle ! C'est là le comble de ton égarement. Toutes ces lettres que tu leur écris, c'est à Stella qu'elles sont destinées !

BRUNO, *narquois.* — Ha ! Oh ! Folle imagination. Que vont-ils inventer encore ? Bourgmestre, tu as le cerveau plat et remuant comme un cul de singe, sauf respect, sauf respect !

LE BOURGMESTRE *se lève, choqué.* — A un magistrat !

(Il regarde autour de lui avec inquiétude. Personne. Le voilà rassuré.)

Motus !

Avec une grande dignité :

Je te préviens que je t'abandonne à la vindicte populaire.

— Dernier argument : Ce serait peu si les hommes seulement se trouvaient touchés, mais les bêtes s'en mêlent !

BRUNO. — ???...

LE BOURGMESTRE. — Les bêtes, oui, les bêtes ! On fait parler les oiseaux. Les enfants ont appris aux perroquets et pies des phrases où il est question de toi... Ta triste gloire est complète. J'ai dû prendre une ordonnance pour y mettre bon ordre. Je l'ai rédigée moi-même, n'osant te demander secours en cette occasion.

BRUNO, *très sincèrement étonné.* — Pourquoi ?

LE BOURGMESTRE. — Tu n'y aurais pas consenti. Sache que ton nom est cité avec tous ses attributs

et que l'ordonnance sera collée aux portes de l'Hôtel de ville, sur les murs de l'hospice et de la gendarmerie. Je puis te la lire, pourtant.

BRUNO. — Lis, mon cher, lis, tu as notre visa. Hein? Estrugo?

LE BOURGMESTRE *déplie un papier.* — Moi, c'est l'indignation qui m'inspire.

« Par ordre du collège des bourgmestres et échevins, seront saisis dans la huitaine les pies, geais, corbeaux, perroquets et tous autres oiseaux apprivoisés et parleurs, à qui les habitants du village ont appris des phrases comme : « Bruno est cocu », « Qui veut la femme à Bruno », etc...

« Le commissaire chargé de cette saisie inscrira exactement sur son registre ce que chaque oiseau sait dire et chez qui il fut trouvé. »

BRUNO *rembruni.* — C'est trop de soins, mon cher. Vraiment tu pouvais laisser parler les oiseaux. Nous n'en avons cure.

LE BOURGMESTRE, *furieux.* — Égoïste ! qui ne songe qu'à lui ! Pour moi, je rétablirai l'ordre avant que le gouverneur de la province intervienne. Adieu.

BRUNO *rit amèrement.* — Fais comparaître pies et corbeaux. Quel nom donneras-tu à ton tribunal?

LE BOURGMESTRE, *révolté*. — Et toi, quel nom donneras-tu à l'enfant de Stella, s'il lui en pousse un?

BRUNO, *superbe*. — Je l'appellerai Cortryk, du nom du village !

LE BOURGMESTRE, *vaincu*. — Plaisante ! Je t'abandonne.

Il sort.

Aussitôt Bruno se tourne vers Estrugo.

BRUNO *déclame :*

Voici venir le soir fourré
Déjà le saule frénétique
Au long du pré.
Retient la lune élastique
Entre ses bras !
— Tu la rendras ! Tu la rendras !

Il s'arrête et se plaint.

Estrugo, je suis plus déconfit que ne le disent les oiseaux.

Je préférerais être cocu mille fois et une, ainsi qu'on l'imagine, que de l'être une fois, comme je le suis. Stella se joue de tous ces galvaudeux et de moi. (Que leur conte-t-elle lorsqu'elle les entraîne en sa chambre?) Sois certain qu'elle ne tient pas là-haut ce qu'elle leur promet ici. Qu'ils ne se flattent

pas de sa rigueur, c'est tout simple... Je ne me tourmente ni de ceux-ci, ni de ceux-là.

Mais l'autre, Estrugo, l'autre !

L'autre, dont elle détourne le cours naturel de mes soupçons. L'autre qu'elle cache dans la foule, l'autre qu'elle reçoit en secret — (Dieu sait quand?) —, l'autre qui me fait dommage, l'autre, enfin, qui se dérobe !

Il baisse la voix.

Lorsque tous ces sots garçons sont partis et que nous sommes seuls dans la maison, je guette inlassablement, je scrute, je flaire, je tâtonne. Je n'ai rien découvert encore. Après qu'elle a congédié quelque étourdi (avec tous les airs d'une dévergondée qu'elle se donne...) je la somme de reconnaître sa duplicité... Je n'ai pu surprendre rien ! Ah ! Estrugo !...

Il se secoue, prend l'air déterminé et jovial.

Courage ! Nous serons plus rusés qu'elle !

Il déclame.

— *Tu la rendras! Tu la rendras!*

Les grenouilles, au bord des étangs pâles
Allument leurs yeux d'or
Comme autant d'étoiles
Et célèbrent, en chants discords
Le long temps de leurs corps à corps.

Il rit.

C'est une ballade que j'ai composée.

Estrugo, le crépuscule monte, et c'est le moment de réaliser mon projet... Tu me suivras. Nous irons ensemble fêter le saint du village, à notre manière. Dans une heure, je te prouverai qu'elle nous trompe pour son compte...

Il appelle.

Stella ! Stella ! mon printemps, ma sucrée ! Stella ! Tu sauras que je n'ai pas à craindre les farces et que j'en prépare moi-même d'ingénieuses.

Stella paraît avec sa nourrice.

LA NOURRICE. — Ils sont partis, les énergumènes ?

BRUNO. — Stella, mon miel, mon sureau, apporte-moi mon manteau, mon chapeau et mon bâton.

STELLA. — Oh ! mon ami, tu me quittes encore !

BRUNO, *brusque.* — Il le faut ! Nous avons une visite à rendre, Estrugo et moi. N'est-ce pas, vieil ami ? (*La réponse tarde, il la fait*). Oui, Bruno. — Mon chapeau, s'il te plaît...

LA NOURRICE. — Reste, reste, ma petite fille, j'irai...

Elle sort.

STELLA, *soupirant.* — Je t'attendrai donc avec impatience.

BRUNO. — Tu ne manqueras pas de distractions, ce soir. Il y aura des cortèges, des masques et du mir-

liton. (*Stella baisse la tête tristement.*) Tu m'attendras. Et si quelque diable, en mon absence, vient réclamer son tour, reçois-le comme tu me recevrais.

STELLA, *souriant.* — Oh ! oui, volontiers.

BRUNO, *renfrogné.* — Tu mens !

STELLA. — Je l'accueillerai, sans faute.

BRUNO, *âpre.* — Avec faute ! Avec faute ! S'il se peut !

STELLA, *avec une tendresse vaillante.* — Oh ! Bruno, réjouis-toi, ton bonheur m'est cher plus que tout au monde ! Ce mal qui te dévore, je l'arracherai jusqu'à la racine, tellement qu'il ne repoussera pas. Si j'ai été paresseuse, à ton gré, demain j'y mettrai plus d'ardeur !

BRUNO, *ébranlé.* — Tu veux m'attendrir...

(*Vivement.*)

Silence !

La nourrice entre.

Il me plaît de te croire en ce moment. Mais veille, je te démasquerai... Non, ne m'embrasse pas, je suis trop plein d'amertume ! Bonsoir !

STELLA *soupire.* — Oui, bonsoir, mon ami !

LA NOURRICE. — N'aie crainte, petit, chemine sans souci, je prendrai soin de notre préférée.

BRUNO. — Viens, Estrugo.

Ils sortent.

STELLA (*à la porte*). — Mémé, tu vois, c'est bientôt la nuit. Les arbres de la place vont s'illuminer. Les gens ont mêlé aux branches des guirlandes, des lumignons.

Pourquoi Bruno ne m'emmène-t-il pas ?

LA NOURRICE. — C'est qu'il a des tracas, des peines d'esprit... Il lui faut l'isolement.

STELLA. — Estrugo, pourtant, l'accompagne.

LA NOURRICE. — Estrugo n'est pas bavard, ah ! non. Il le suit partout comme son ombre. Bruno ne l'aperçoit pas à ses côtés.

Elles rentrent.

STELLA, *soudainement inquiète.* — Dis, Mémé, j'aime Bruno, n'est-ce pas ?

LA NOURRICE, *stupéfaite.* — Oh ! comment l'oublierais-tu, lui qui se tourmente tellement ! Vous avez joué ensemble dans l'enfance, sous mes regards !

STELLA, *effrayée.* — Songe à ma déchéance si je ne l'aimais plus ! Je l'aime autant qu'on peut aimer, n'est-ce pas ?

LA NOURRICE. — Autant et plus, petite poupée.

STELLA. — Pourquoi ne veut-il pas croire à mon entier sacrifice ?

LA NOURRICE. — Ne te décourage pas. Tu en feras tant que tu le convaincras !

STELLA, *rassurée, heureuse.* — Oui, c'est vrai !

LA NOURRICE *rit malicieusement.* — Il y en a un, là-haut, dans ta chambre, un beau gars qui t'attend.

STELLA. — Dans ma chambre ?

LA NOURRICE, *égayée.* — Il y est enfermé depuis midi... Ah ! ah ! bien patient ! Eh ! mais, il doit l'être aussi... une jolie fiancée comme toi, toute fraîcheur et toute tendreté, et qui chante comme un rossignol... Tout de même, il est entêté.

Tu soupires ? Nous le renverrons, si tu dis un mot.

STELLA, *vivement.* — Merci ! Pour qu'il aille partout s'en vanter !

LA NOURRICE, *amusée.* — Ah ! ah ! s'en vanter ! tu vois des choses... Mais tu es plus instruite que moi. Tu le recevras donc.

STELLA, *dans une hâte joyeuse.* — Oui, tout de suite ! *Elle s'assied.*

Nourrice, dénoue ma chevelure et tresse-la. Hâte-toi. Je me blâmerais de n'obéir qu'à contre-cœur, avec la mine d'une martyrisée.

LA NOURRICE. — Tu n'es pas si malheureuse.

STELLA. — Oh ! non. Je serais bien amoindrie, si, tout le village éprouvé, Bruno ne consentait pas à me croire. Mais il me croira, dis?

LA NOURRICE. — Oui, oui, tu le guériras avec son remède !

STELLA, *impatiente.* — Hâte-toi, hâte-toi donc !

LA NOURRICE. — Tu seras belle, je vais te parer comme une idole. Ici un ruban large et plein de bonne odeur.

La porte de la rue s'ouvre violemment. Stella sursaute.

Irruption de Cornélie et de Florence.

Les deux femmes sont armées de gourdins et gonflées de colère.

CORNÉLIE. —Aïe, tremble, garce, tu n'attendras pas longtemps ton châtiment.

FLORENCE. — Truie ! Chienne !

FLORENCE et CORNÉLIE, *ensemble, avec de grands gestes.* — On te refroidira les humeurs dans la rivière, bête chaude ! C'est ton tour ! — S'ils désirent tous te regarder sous le nombril, on le découvrira à la face du ciel, ton ventre usé comme le perron de la fontaine ! — Marche devant, on te suit à ton odeur ! — Que la rogne te morde par

le dedans, éhontée ! Que la vermine s'accroche à ton crin, s'il t'en reste !

Elles avancent, menaçantes, vers Stella qui recule.

La Nourrice, *la protégeant.* — Eh ! mais ! Eh ! mais ! C'est qu'elles se fâchent, voyez-vous ! C'est qu'elles frapperaient, les sans-cœur !

Florence. — Où est mon mari, mon mari, où est-il, le mien ? Mon mari est ici ! ! Je viens le reprendre. Mon mari !

Stella, *tremblante.* — Je ne sais. Je ne choisis jamais. Crainte de pécher.

Florence s'apprête à gravir l'escalier.

Florence. — Par ici, Cornélie !

La Nourrice, *barrant la route.* — Où vas-tu, toi ? Tu ne monteras pas ! Rentre-t-on ainsi chez les gens ?

Cornélie *rit avec emportement.* — Ah ! ah ! crainte de pécher !

Elle repousse la nourrice.

Arrière, vieille, enfourche ton balai, c'est l'heure ! Crainte de pécher ! Saint-Pierre lui demandera : « Ma fille, d'où te vient ce gros durillon ? »

Florence. — Nous l'allons bouchonner vertement, ton galant !

Elles grimpent à l'étage sans cesser de parler.

CORNÉLIE *rit furieusement.* — Attention ! Bruno le défendra peut-être contre nous.

FLORENCE. — Trop couard ! Trop couard ! S'il avait plus d'ardeur et de bravoure, la garce laisserait nos maris.

CORNÉLIE, *féroce.* — Ah ! ah ! Au contraire des bœufs, plus il est châtré, plus ses cornes poussent !

Elles entrent dans la chambre à coucher.

STELLA, *désemparée.* — Oh ! Mémé, ai-je mérité tant de honte ?

LA NOURRICE. — L'orage passera, ma perle, mon diamant taillé... Tu compteras ton bonheur au poids de ta peine.

STELLA, *plaintive.* — C'est une dure épreuve. J'ai si peur.

Les deux femmes reparaissent au haut de l'escalier, frappant à tour de bras et de bâton sur le mari de Florence, qui s'enfuit en robe de chambre et pieds nus dans des sandales.

FLORENCE. — Attrape, menteur !

CORNÉLIE. — Han ! pour la robe de chambre de Bruno !

FLORENCE. — Han ! pour ses pantoufles !

L'HOMME *chavire sous les coups et descend.* — Cornélie ! Cornélie ! tu n'as pas le droit !

CORNÉLIE. — Hop ! pour le droit !

FLORENCE. — As-tu le droit, toi, d'être ici ?

L'HOMME. — Frappe, Florence, frappe drû, frappe double, mais pas Cornélie !

CORNÉLIE. — C'est le bâton qui frappe et non moi ! Tiens !

L'HOMME. — Ha, rosse !... Cesse, Cornélie !... Aïe, Florence, qu'auraient dit les amis — aïe ! aïe ! — qu'auraient-ils dit si je n'étais pas venu ?

FLORENCE, *frappant*. — Que diront-ils, si je ne t'imite pas ?

CORNÉLIE. — Que tu as le biseau, le biseau en travers, ma sœur !

L'HOMME, *traversant la salle*. — Cornélie, cesse de battre, nous n'avons pas dormi dans le même lit, toi et moi !

CORNÉLIE. — Je frapperai si fort que le mien perdra le goût des fredaines ! Tiens ! Pour lui ! Je paie d'avance !

L'HOMME *crie et s'enfuit*. — Aïe, femelle, tu m'as cassé le bras !

FLORENCE, *aussitôt*. — Prends garde, Cornélie, c'est assez !

CORNÉLIE, *le pourchassant au dehors*. — Eh ! non, ma sœur, que le bâton rompe.

FLORENCE, *arrêtée à la porte*. — C'est assez pour une intention !

Elle se retourne vers Stella et lance avec violence :

Prépare-toi, souillon. Je te décrasserai dans la rivière. Elle coule à ta porte, tu sais !

Elle sort.

VOIX DE CORNÉLIE *s'éloignant*. — Pour tous ceux qui sont venus et pour tous ceux qui viendront, hop !

VOIX DE FLORENCE. — Cornélie !

Silence.

Cette fois, Stella s'assied, sanglote éperdument, en proie à une épouvante et à un désespoir exubérants.

STELLA *crie presque*. — Nourrice, nourrice, je suis damnée ! J'irai tout droit en enfer ! Le diable m'asseoira sans chemise sur un feu vif !

LA NOURRICE, *consternée*. — Mignonne, pourquoi dis-tu cela ?

STELLA. — Je n'aime plus Bruno, je le sens bien ! Je n'aime plus Bruno, je suis maudite, je suis la femme adultère !

LA NOURRICE. — Mais non, mais non, que vas-tu chercher là ?

STELLA. — J'ai été infidèle ! Je n'ai pas su défendre mon âme contre leurs entreprises ! Comprends-tu,

j'ai cru bon d'obéir sans rechigner. J'ai voulu trop bien faire, et je n'aime plus Bruno, et me voilà damnée !

(*Elle sanglote.*)

LA NOURRICE. — Est-ce ta faute, ma plaintive? Moi, je ne puis te répondre, ma jeunesse est trop loin... Mais peut-être tu t'abuses...

STELLA. — Je suis toute seule, abandonnée !...

LA NOURRICE. — Et moi donc, me comptes-tu pour rien? Ah ! je ne te quitterai pas, moi ! Et si Bruno ne te plaît plus, eh bien, nous en choisirons un autre.

STELLA, *secouant la tête avec force*. — Non ! Non ! Non ! C'est assez !

LA NOURRICE *rit*. — Ah ! ah ! comme elle a dit cela ! Un autre, qui te choiera... Moi, je ne pense qu'à ton bonheur... quand tu étais petite et que tu avais du chagrin, je te donnais mon sein gonflé d'un lait tiède et bien sucré, tout sucré de tendresse...

STELLA *est gagnée, elle sourit*. — Oui, raconte, raconte.. J'ai tant besoin de telles phrases, qui bercent et endorment... Je suis lasse de toutes leurs sauvageries. Je suis sotte aussi, je pleure, je ris...

LA NOURRICE. — Un autre, qui aurait une grande tendresse... quoi? Ma Stella n'a qu'à choisir.

STELLA *rit.* — Choisir, tu es naïve, ma chère vieille... Du plaisir, certes, j'en puis cueillir plein mon tablier, mais de l'amour, où?

LA NOURRICE. — Petite malheureuse, va dormir à présent, va dormir seule, dans le lit large, pour une fois.

STELLA *se lève, très heureuse soudain.* — Oh ! oui, seule, seule ! Ce sera ma première joie !

La nourrice la conduit jusqu'au bas de l'escalier.

LA NOURRICE. — Tu entends, la fête commence... De là-haut, tu verras le défilé des lanternes chinoises, et la kermesse, au loin. (Eh ! eh !... ça finira mal.) Bonsoir la meilleure, la fragile, la précieuse.

STELLA *l'embrassant.* — Bonsoir, ma bonne.

Elle monte.

LA NOURRICE. — Croque une pomme qui te donnera de beaux rêves. Et si tu n'aimes plus Bruno, tant mieux, nous en chercherons un autre.

STELLA, *en haut de l'escalier.* — J'ai eu tort de me confesser, maintenant je crois à ma faute. Il me faudrait une terrible punition qui me lave de tous mes péchés.

LA NOURRICE *se dirige vers la cuisine.* — Bah ! Bah ! nous sommes jeunes, tu l'auras.

Et moi, je mets de l'ordre dans la cuisine, je ferme portes et fenêtres et je tire la couverture sur mes oreilles pour ne pas entendre leur vacarme... Bonne nuit.

Elle sort.

Il fait nuit, clair de lune.

La musique, au dehors, s'est rapprochée. Au moment où Stella atteint la galerie, deux hommes masqués et déguisés (dont l'un porte une échelle légère), suivis de quatre guitaristes, s'arrêtent devant la maison. On les voit de face par la fenêtre ouverte.

Deux porteurs de torche.

Ils donnent la sérénade à Stella penchée à la fenêtre de l'étage.

BRUNO (*au dehors, en fausset*)

Voici venir le soir fourré.
Déjà le saule frénétique
Au long du pré
Retient la lune élastique
Entre ses bras.
— Tu la rendras, tu la rendras.

STELLA, *à la fenêtre.* — Qui est là?

L'homme qui porte l'échelle vient s'asseoir sur le bord de la croisée, en bas, et ôte son loup noir pour souffler : Estrugo.

BRUNO.

Les grenouilles au bord des étangs pâles
Allument leurs yeux d'or
Comme autant d'étoiles,
Et célèbrent en chants discords
Le long temps de leur corps à corps.

STELLA, *amusée.* — Ah ! Ah ! quelle voix !... Avez-vous peur d'être reconnu ?

BRUNO :

Faisons comme elles, tout dort
Hormis l'amour sans voile.

STELLA. — Je ne vous vois pas. Levez la tête vers le clair de lune, au moins !

— Oh ! mon Dieu ! vous avez les cheveux de Bruno quand Bruno en avait !

BRUNO !

J'ai vu s'éloigner ton mari,
Cassé, fourbu, semblant porter tout l'empyrée
Et poussant droit devant lui
L'ombre de ses cornes démesurées !

STELLA *reproche.* — Oh ! que vous êtes méchant !

BRUNO. — On les lui fleurira, on les lui fleurira !

STELLA. — Taisez-vous. Et prenez une autre voix !

BRUNO, *lyrique :*

Tu éclaires comme une rose du crépuscule
Qu'un dernier rayon colora.
Son ardeur enclose me brûle
Heureux qui l'effeuillera.

STELLA, *émue.* — Pourquoi venez-vous ici? Est-ce pour moi? Est-ce pour me dire toutes ces choses aimables? (*Tristement.*) Est-il besoin pour me séduire de tant d'artifices? Bruno n'a pas tant de soins, ni les autres !

BRUNO :

Ta voix se déroule et vole
Ainsi qu'une banderole
Aux lèvres des séraphins,
Sur laquelle tes paroles
Tracent des signes divins.

STELLA. — Sont-ce des vers? Est-ce vous qui les composez? Bruno faisait ainsi ! J'écoute volontiers, mais de grâce, oubliez cette voix de carnaval.

BRUNO (*ne peut changer de ton*)

Tes mains où survit la clarté
Des solitudes muettes
Dans le silence enchanté
Déploient un vol de mouettes !

STELLA, *mélancolique.*— Vous mentez aussi, mais vous mentez bien. Je ne devrais pas vous écouter, je ne mérite plus vos louanges. Tout de même, je vous remercie.

BRUNO :

Stella, mon âme s'enlève
Avec la douce tranquillité
D'une belle lune d'été
Dans un ciel qui rêve.

(Brusquement, il glapit dans une colère sourde :)

Comme la lune dans un seau !
La chaîne du puits grince ! O chère dame
Ne laisse pas retomber mon âme
Qui casserait en cent morceaux.

STELLA, *désappointée.* — Oh ! c'est une folie pour la Saint-Géraud ?

Puis elle rit.

Oh ! que vous êtes amusant ! Et moi, sotte, qui me laissais bercer.

Geste de Bruno vers Estrugo : Tu entends !

BRUNO, *de sa voix de mirliton :*

Je vous aime ! Je vous aime !
Je vous vois si blanche, en ce soir léger,
Que vous avez l'air de neiger
Sur des chrysanthèmes !

STELLA *pousse un cri.* — Oh ! ciel, je vous ai vu ! Vous ressemblez à Bruno, du temps qu'il était beau. C'est son regard vif qu'il a perdu, sa bouche avant qu'elle s'éteigne, sa main avant qu'elle fane !

BRUNO :

Stella ! Je sens ton cœur à mon cœur uni
S'emplir de battements d'ailes.
Je le veux décrocher comme un nid,
Je dresse l'échelle !

(Il fait comme il dit.
Le concert n'a pas cessé.)

STELLA, *très émue, rapidement.* — Non, non, je ne veux pas ! Je vous ferai tomber ! Il ne faut pas rentrer ici ! Si vous m'aimez, comme vous me le dites, restez en bas ! Vous me faites peur !

BRUNO, *montant très lentement :*

Ta bouche sombre
Comme le fruit sanglant du mûrier
J'en goûterai dans l'ombre
Le suc meurtrier !

STELLA *s'affole.* — Ayez pitié de ma faiblesse ! Je ne suis pas heureuse, ce soir.

BRUNO :

Tes yeux, pareils à des pierres de lune,
— Vienne la mort ! —
J'en éprouverai le mauvais sort
Ou la bonne fortune !

(Il atteint la fenêtre.)

STELLA *haletante.* — Oui, je vous aime peut-être, je vous aime...

(Cette voix me fait mal.)

Je vous aime si vous partez ! Ne tombez pas, c'est haut. Pourquoi êtes-vous monté par cette échelle, la porte était ouverte ! Oh ! ciel ! j'étais si délaissée ! Allez-vous-en !

Hélas ! Hélas !

Bruno entre dans la maison.

Maintenant, il sombre sa voix lugubrement.

BRUNO. — Tes mains sont glacées, tu trembles. Que je te réchauffe contre moi !

STELLA *balbutie.* — J'ai grand peur ! Levez ce masque !

BRUNO. — Sens-tu battre mon cœur? Je t'aime assurément. M'aimeras-tu?

STELLA. — Je suis seule... Partez, vous reviendrez demain...

BRUNO. — Les heures sont précieuses... C'est une nuit unique !

STELLA. — Votre voix m'effraie... Ne m'embrassez pas, — pas si fort !

Elle a un cri plaintif.

Oh ! pourquoi êtes-vous si méchant, et si tendre?

BRUNO. — Viens !... Viens !

Il veut l'entraîner vers la chambre à coucher.

STELLA *se débat et supplie.* — Oh ! non, tu es bon... Pas cela, pas avec toi, avec toi, qui m'aimes ! ! C'est affreux !... Mon espérance s'envole déjà... N'exige rien de moi, ce soir... J'ai besoin de tendresse, d'amitié... Je t'aimerai, mais épargne-moi.

BRUNO *l'entraîne, contenant son énorme indignation.* — C'est l'absolu que je cherche en toi... Tu ne te refuseras pas, à moi, à moi ! !

STELLA. — Permettez-moi de me donner à vous peu à peu... Laissez-moi vous mériter, gagnez-moi.

BRUNO. — Te refuser, à moi, à moi !

STELLA *entraînée.* — Ah ! quittez ce ton lugubre ! Je suis folle !

Ils entrent dans la chambre à coucher.

A peine sont-ils enfermés que des femmes du village,

conduites par Cornélie et Florence, envahissent la maison, silencieusement. La musique ne cesse pas, au dehors, monotone, obsédante.

CORNÉLIE. — L'un des nôtres est là-haut. Apprêtez vos bâtons et frappez serré.

Elles s'apprêtent à grimper l'escalier quand, brusquement, la porte s'ouvre et Bruno, toujours masqué, dégringole en clamant.

BRUNO. — Avec moi ! Avec moi ! Estrugo ! Avec moi-même, si j'avais voulu ! Estrugo, je suis cocu autant qu'on peut l'être !

CORNÉLIE, *et ses compagnes, l'accueillent à coups redoublés, au bas de l'escalier.* — En mesure, une ! deux ! Comme on bat le blé !... Vaurien ! Canaille ! Paillard ! Chenapan !

BRUNO. — Folles ! Enragées ! Furies ! Arrêtez, c'est moi, c'est moi-même !

Il arrache son masque.

Ahurissement, immense éclat de rire.

Estrugo entre, accompagné des quatre guitaristes et des deux porteurs de torche qui vont se ranger au fond. Là, les musiciens continuent imperturbablement à gratter leurs instruments.

Stella est apparue et descend, défaite.

STELLA. — Bruno, Bruno, pardonne-moi !

LES FEMMES, *devant Bruno, tordues de joie.* — Ah ! ah ! le bon conte ! A chacun son dû !

CORNÉLIE. — Ici ! Empoignons la gueuse !

CLAMEUR. — A la rivière ! A la rivière !

BRUNO, *emporté.* — Oui, à la rivière ! qu'on la couse dans un sac ! Promenez-la nue à dos d'âne ! Avec moi, Estrugo, avec moi !
Au bouc, la chèvre lubrique !

CLAMEUR. — Derrière le moulin ! A l'eau ! A l'eau !

On entraîne Stella.

BRUNO. — Trempez-la bien, la garce qui me trompe !

STELLA *crie.* — Avec vous, mon ami.

BRUNO *claquant.* — C'est justement ce qu'il ne fallait pas !

LA NOURRICE *paraît, en bonnet de nuit.* — Oh ! là ! Qu'est-ce donc? Stella, Stella, où te conduit-on, ma chatte?

BRUNO. — Ta chatte n'aime pas l'eau ! On va la rafraîchir derrière le moulin.

CLAMEUR. — Hou ! à la rivière !

Stella est soulevée, emportée.

LA NOURRICE *veut sortir.* — Oh ! les barbares ! les sauvages ! les mangeurs d'hommes !

BRUNO *la retient.* — Au lit, vieille entremetteuse !

— Allez, allez, poussez-la bien au fond ! Courage, commères !

LA NOURRICE, *furieuse.* — Oh ! le mauvais garçon ! Je te retire mon amitié, entends-tu !... Je te déteste, je te hais, entends-tu ?

Et j'irai, et j'irai la reprendre ! et je te crève les yeux si tu me retiens, garnement !

Elle sort et appelle au dehors :

Stella ! Stella !

Bruno et Estrugo sont seuls, avec les donneurs de sérénade.

BRUNO. — Hein ? Es-tu convaincu, à présent, de son indignité ? Défends-la encore ! (qu'on lui glace le sang !) Cette fois, le doute n'est plus possible et je guérirai. Je guérirai, oui...

Il fait une grimace de douleur.

Tous les conduits du foie sont bouchés. Pourtant, il valait mieux savoir et prendre un parti. Lequel ? Vais-je la tuer, la chasser, lui pardonner ?

Il sursaute, soudain.

Quoi ? Que dis-tu ? Comment ? Qu'est-ce ? Tu penses cela ? Tu le dis ? Tu l'affirmes ?

— Elle m'aurait reconnu sous mon déguisement, se jouant de moi ? Tu es certain ? Elle a deviné mon

subterfuge? Elle savait que c'était moi, Bruno qui l'entraînait? Tu le jures?

Il gémit.

Oh ! la madrée, la fausse fille, l'horrible serpent !

Angoissé.

Mais alors, Estrugo, je ne suis pas plus avancé? Tout recommence? Elle m'a donné là une fameuse comédie !

Et l'autre, Estrugo, l'autre, l'autre subsiste ! Ah ! je ne suis pas au bout de mes recherches !

Il prend une détermination.

J'y renonce et connais mon devoir. Qu'elle couche désormais dans les champs, dans les bois, à la prison, que m'importe ! Je lui ferme ma porte qu'elle m'ait livré son complice. Si elle se présente, je l'abats comme une volaille.

Il décroche son fusil et monte.

Lointaines clameurs au dehors.

Stella, rentre, enveloppée dans la houppelande déchirée du bouvier. La nourrice la suit. Les doléances de la nourrice sont superflues. Stella paraît follement joyeuse.

BRUNO (*sur l'escalier*). — Tu l'entends, âme tortueuse ! Estrugo m'a ouvert les yeux ! Tu m'avais reconnu. C'est l'un de tes meilleurs tours ! Mais ne

triomphe pas encore, celui que tu veux sauver ne m'échappera pas.

Ne me regarde pas, Gorgone !

Ma porte est fermée, ma porte est fermée ! Tu dormiras sous les étoiles, dans le froid, le vent ou la pluie, jusqu'à ce qu'il te plaise de m'avouer ta faute ! Dixi.

Il disparaît.

Les quatre musiciens jouent inlassablement. Estrugo s'assied sur le bord de la fenêtre.

LA NOURRICE, *pleine d'une tendre sollicitude.* — Tu n'as pas froid ?

STELLA *sourit.* — Non.

LA NOURRICE. — Tu dormiras dans ma chambre, avec moi, à l'ancienne mode !

STELLA. — Oui.

LA NOURRICE. — Ne crains rien, ils ne reviendront pas.

STELLA. — Je n'ai pas peur.

LA NOURRICE. — Le bouvier les contient et les repoussera. Il a de gros poings.

(*Elle rit doucement.*)

Quand je pense que j'ai failli l'assommer un jour ! C'est lui qui t'a enveloppée dans sa houppelande. Pauvre, tu étais bien nue. Sans son secours, ils

te promenaient à dos d'âne par les routes... Va n'aie pas honte, tu étais plus gracieuse à voir dans ta misère, que toutes ces mégères dans leur gloire. C'est pure jalousie. Le bouvier les a bien secouées, aussi. Console-toi...

(*Elle rit et ajoute plus bas.*)

Et demain, nous te trouverons un amoureux, un vrai, pour toujours.

STELLA *rit.* — Ah ! non, non, n'y pensons plus.

LA NOURRICE. — Comment? Tu ne vas pas rester ici, auprès de ce bourreau?

STELLA. — Si.

(*Elle rit encore, légèrement.*)

Chut ! j'ai souffert au delà de tout, il y a un instant. Mémé, c'est le châtiment que je souhaitais. J'ai subi ma dégradation avec patience et humilité. Et voici, ma faute est rachetée, mes péchés me sont remis. Mon âme est blanche comme un cygne.

Je resterai ici comme je le dois, étant l'épouse de Bruno.

Lorsqu'il est venu, tout à l'heure, avec sa musique et son masque, malgré la voix de pitre qu'il prenait, il a regagné mon âme. Comment t'expliquer?... C'est sans doute que je l'aime encore.

Je suis heureuse, Mémé, mon âme est pure comme un lys !

Mais puisque je n'ai pu guérir Bruno, même au prix de mon paradis, je n'essaierai plus. Le premier sot qui approche avec son sourire, à mon tour, je le châtierai !

Va préparer notre chambre, chère nourrice !

LA NOURRICE *soupire.* — Oui... Oui... je n'y comprends rien... Je suis trop vieille...

Elle sort.

Au même moment, le bouvier entre d'un pas assuré.

LE BOUVIER, *souriant, tranquille et fort.* — Voilà : il en est plusieurs qui porteront mes marques. Stella, tu es assagie, viens avec moi.

STELLA, *nettement.* — Non !

LE BOUVIER, *avec assurance.* — Oui. Tu ne demeureras pas avec Bruno, après cela.

STELLA. — Si.

LE BOUVIER, *toujours confiant.* — Non. Tu viendras habiter ma cabane, au milieu des bêtes. Nous partagerons mon lit, qui n'est pas large. Je te garderai.

STELLA, *avec force.* — Non, non et non ! Va-t'en ! je te dis merci.

LE BOUVIER, *soudain furieux.* — Rends-moi mon manteau !

STELLA, *reculant vivement.* — Je ne puis pas ! Je suis nue, dessous !

LE BOUVIER, *avançant la main.* — Tant pis !

STELLA, *épouvantée.* — Oh ! non !

LE BOUVIER *avance.* — D'autres que moi t'ont vue déplumée !

STELLA *veut sortir à droite.* — Attends un moment, je passe une robe et je te le rends.

LE BOUVIER, *lui barrant la sortie.* — Non. Je ne t'ai pas fait attendre, moi !

STELLA, *implorante.* — Au moins, que ma nourrice revienne... je l'appelle.

LE BOUVIER, *têtu.* — Viens avec moi !

STELLA, *violemment.* — Non, non, non ! Brute !

LE BOUVIER, *brusquement, l'étreint.* — Alors, je réclame ma part, moi aussi.

STELLA *crie, très haut.* — Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Jamais !

Aux cris, Bruno paraît à l'étage, regarde, écoute.

LE BOUVIER, *furieux.* — Bon gré, mal gré, vive ou morte !

STELLA *se débat avec énergie.* — Non ! Non ! bête sauvage !

Elle s'est dégagée et envoie à toute volée un soufflet au garçon.

BRUNO *clame*. — Elle le bat ! Elle l'a battu ! C'est lui, c'est lui, c'est donc lui !

Il braque son fusil sur le bouvier.

Stella, follement, se jette au cou de l'homme, lui baise la bouche.

STELLA, *passionnément*. — Oui, oui, je t'aime ! Emporte-moi ! tu me garderas !

LE BOUVIER, *simplement*. — Viens.

STELLA, *au seuil*. — Attends. Promets-moi, jure-moi, que je pourrai te demeurer fidèle.

Elle sort.

Bruno s'assied sur l'escalier et pouffe.

BRUNO. — Ah ! non, non, pas si sot !... C'est encore un de ses tours ! Tu ne m'y prendras plus !

RIDEAU.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

CET ouvrage a été achevé d'imprimer, le 23 janvier 1921, par Édouard Crété, imprimeur à Corbeil. Il en a été tiré cinq exemplaires sur papier impérial du Japon, marqués de A à E ; vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande de Van Gelder chiffrés de I à XXV ; et cent exemplaires sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre, chiffrés de 1 à 100, et qui constituent proprement l'édition originale.